



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II B. 3



2

~~1/6~~ 3

Vet. Fr. II B. 3



4 ~~1/6~~ 36

Barbier IV, 704 kennt diese
Ausg. nicht. (1. Ausg. Genève 1747)

L.-J. Lesesque de Poilly

Préface par J.-J. Vernet.

THEORIE
DES
SENTIMENS
AGREABLES,

*Où, après avoir indiqué les règles que la
Nature suit dans la distribution du plaisir,
on établit les principes de la Théologie na-
turelle & ceux de la Philosophie morale.*



A GENEVE,
Chez BARRILLOT & FILS.

M. DCC. XLIX.





A U R O I.



SIRE,

La Théorie des Sentimens agréables n'est point une spéculation frivole. Elle nous découvre la route du véritable bonheur, & nous fait connoître qu'il n'en est point de plus grand que de faire des heureux. Agréez, SIRE,

qu'une vérité si importante s'autorise
de votre exemple; c'est la prouver que
de montrer VOTRE MAJESTE' dans
le sein de la Victoire sacrifiant les
Conquêtes les plus flatteuses à la foi
de ses promesses & à son amour pour
ses peuples. Heureuse la France si ce
trait éclatant la persuade pour tou-
jours qu'elle n'a rien à désirer que de
savoir jouir des biens qu'elle possède!
Heureux le genre-humain, si tous les
Rois devenus vos imitateurs, n'aspi-
rent à la gloire que par la félicité
publique! Je suis avec le plus pro-
fond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble & très-obéissant
serviteur, & fidele sujet,

L'EVEQUE DE POUILLY.



PREFACE.*

LE premier essai de cet Ouvrage fut une Lettre écrite à Mylord Bol. . . . Quelqu'un la fit imprimer à l'insçu de l'Auteur, dans un Recueil de Pièces choisies, imprimé à Paris en 1736. Quelque tems après un homme de Lettres, ayant une petite Imprimerie à sa Campagne, pour
a 3 son

* Cette Préface est de M. Vernet, Auteur du *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne*.

P R E F A C E.

son amusement, en fit usage pour régaler ses amis d'une belle Edition de ce petit Ouvrage *in* 8°. L'Auteur qui n'avoit jamais regardé cette premiere composition que comme une ébauche fort imparfaite & qui n'étoit point destinée à voir le jour, fut sollicité de développer & d'étendre ses pensées. C'est ce qu'il s'est proposé dans cette Théorie. Il s'y agit de découvrir la source & la mesure de nos goûts, de nos plaisirs, & de nos devoirs: ce qui donne la clef de tout le système de l'humanité. Dieu ayant doué l'homme de plusieurs facultés, tant corporelles, qu'intellectuelles, & cela pour tendre au bonheur; il a voulu

lu

P R E F A C E.

Il le conduire à son but , non-seulement par la voie du raisonnement, mais par celle de l'instinct & du sentiment, qui est un ressort plus efficace. Ainsi la Nature nous avertit tout d'un coup par un sentiment de douleur de ce qui nous seroit nuisible , & nous attire au contraire par un sentiment agréable vers tout ce qui peut favoriser la conservation de notre être, la perfection & le bon état de nos facultés, qui sont les deux points d'où notre bonheur dépend. Jusques-là, il n'y a rien qui n'ait déjà été observé par plusieurs Philosophes modernes. Mais voici comment notre Auteur suit & particularise

P R E F A C E.

cette observation. Nos facultés ne peuvent être d'usage, ni se développer, qu'autant qu'on les exerce : le mouvement ou l'action nous est donc nécessaire, sous peine de tomber dans l'engourdissement & la langueur. D'un autre côté, bornés & foibles comme nous le sommes, toute action excessive & violente, useroit & détruiroit nos organes : il ne nous faut donc qu'un mouvement ou un exercice modéré ; c'est ainsi que l'usage ou la perfection de nos facultés se concilie avec le premier intérêt, qui est celui de notre conservation. Or c'est justement à ce milieu, je veux dire à un exercice modéré de nos facultés, que la

Natu-

P R E F A C E.

Nature, ou pour mieux dire le Créateur, a sagement attaché le plaisir.

Notre Auteur partant de ce principe, passe en revûe les plaisirs des sens, ceux de l'esprit & ceux du cœur; & rend raison en détail de tout ce qui s'appelle beauté & agrément, dans les ouvrages de la Nature & de l'Art, dans les visages, dans les couleurs, dans les sons, dans la figure, la proportion, la symmétrie, la variété & la nouveauté des objets, dans les goûts de chaque âge, dans les pensées, dans le langage & le style, dans les Sciences, dans les passions, dans les mouvemens de l'ame; en un mot, dans tout ce qui est de

P R E F A C E.

l'ordre moral & physique, & qui s'accorde avec l'utilité réelle & générale de l'homme.

Par-là on remonte fans peine à une premiere cause intelligente & bienfaisante, qui a établi cette belle harmonie, & qui nous a donné précisément la mesure de sensibilité, qui, à tout prendre, convenoit le mieux à nos besoins, quoi qu'en ait pû dire M. Bayle, dont le systême est ici réfuté.

Notre Philosophe, toujours animé par de bonnes vûes, s'applique particulièrement à montrer comment l'homme trouve son bonheur

P R E F A C E.

heur dans la pratique de ses devoirs, tant envers Dieu, qu'envers le prochain & envers soi-même; après quoi raisonnant sur les biens & les maux qui se trouvent attachés à chaque condition, il montre la prééminence des biens de l'ame, & les avantages que chacun peut tirer du bon usage de ses facultés, pour se rendre la vie douce & pour contribuer au bien public, par une suite d'occupations raisonnables.

Cette courte Analyse suffira pour faire comprendre au Lecteur, qu'on trouve ici les vrais principes de la

Théo-

P R E F A C E.

Théologie naturelle, de la Morale, de l'Eloquence, & du Goût, soit par rapport aux beaux Arts, soit par rapport aux Ouvrages d'esprit. Sur-tout on y apprend, ce qui est le principal but de la Sagesse, le grand art de devenir heureux, autant que le permet la faiblesse de notre condition.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Il y a une Science des Sentimens aussi certaine, & plus importante qu'aucune Science naturelle.* Pag. 1

CHAP. II. *Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, sans les affoiblir.* 10

CHAP. III. *Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer.* 18

CHAP. IV. *Il y a un plaisir attaché à tous les mouvemens du cœur, où la haine & la crainte ne dominent point.* 34

CHAP. V. *De la Beauté du Corps, de l'Esprit & de l'Ame.* 46

CHAP. VI. *De l'agrément attaché aux biens honnêtes, c'est-à-dire, à ceux qui nous prouvent notre perfection.* 58

CHAP. VII. *Des modifications du cerveau, qui précèdent ou accompagnent les sentimens agréables.* 69

CHAP. VIII. *Du rapport que les loix du Sen-*

T A B L E.

<i>Sentiment ont à notre conservation.</i>	80
CHAP. IX. <i>Où l'on recherche pourquoi les loix du sentiment, étant les mêmes pour tous les hommes, il y a tant de différence dans les goûts.</i>	83
CHAP. X. <i>Les loix du sentiment sont l'ouvrage d'une Puissance intelligente & bien-faisante.</i>	92
CHAP. XI. <i>Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu.</i>	109
CHAP. XII. <i>Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes.</i>	113
CHAP. XIII. <i>Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers les autres hommes.</i>	129
CHAP. XIV. <i>Du bonheur attaché à la vertu.</i>	141
CHAP. XV. <i>Où l'on recherche quels sont les genres de vie les plus heureux.</i>	159
CHAP. XVI. <i>Où l'on prouve que la Philosophie morale est à la portée de tous les hommes.</i>	164
<i>Eclaircissement sur l'Harmonie du style.</i>	168

THEO-



THEORIE

DES

SENTIMENS.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a une Science des Sentimens aussi certaine, & plus importante qu'aucune Science naturelle.

IL y a eu des Philosophes, qui, par leurs observations, ont appris de la Nature quelques-unes des regles qu'elle s'est prescrites dans la distribution du mouvement ;

A

&

& le développement de ces Loix forme une science , où brille la même évidence que dans la Géométrie. Ce qui se passe dans les corps , feroit-il pour l'esprit un objet privilégié de ses connoissances ? Et d'épaisses ténèbres lui cacheroient-elles les changemens qu'il éprouve en lui-même ? Il est vrai que les différens degrez de mouvement ont l'avantage de pouvoir s'exprimer en nombres , & d'offrir une ample matière à des calculs géométriques : mais, quoi-que nos Sentimens ne soient pas susceptibles d'une mesure précise , nous les discernons trop distinctement, pour ne pouvoir pas faire des observations, sur ce qui précède leur naissance , qui l'accompagne, ou qui la suit. Que dans la Théorie du mouvement , l'on parcoure donc , le compas à la main , si l'on peut ainsi parler , l'immensité de l'espace & du temps, on ne doit pas
dans

dans le cercle étroit des recherches sur les Sentimens , aspirer à une marche si brillante : mais du moins sera-t-elle également sûre , si on a l'attention de ne s'appuyer que sur des faits incontestables , & sur des idées distinctes.

La certitude de nos connoissances ne suffit pas pour les rendre précieuses : c'est leur importance qui en fait le prix. Or il n'en est aucune qui mérite plus de nous intéresser , que celles dont l'objet est l'objet même de nos desirs. Je sens bien qu'une recherche qui ne donnera que des idées abstraites , intéressera d'autant moins qu'elle sembloit annoncer des Sentimens agréables ; mais ce n'est point à l'imagination que je me propose de parler du plaisir. Content de le faire connoître , je n'aspire point à le faire sentir. Les Loix qui en reglent la naissance , ressemblent assez à la source de ce fleuve bien-faisant , qui enrichit l'Egypte. On

peut les ignorer & jouir de leurs bienfaits. A-t-on la curiosité de les découvrir ? On ne le peut sans traverser des déserts. Il me semble cependant que ceux qui l'entreprendront, trouveront dans leurs réflexions mêmes une sorte de plaisir. N'est-ce pas jouir de la Nature que d'en appercevoir la beauté ?

○ La Théorie des Sentimens n'a pas seulement l'avantage de nous offrir un spectacle digne de notre attention ; elle fournit encore des principes aux Arts qui nous intéressent le plus.

Ceux qui ont excellé parmi les Poëtes, les Orateurs, les Peintres, n'ont pas toujours agi par l'inspiration de l'instinct. Ils ont souvent guidé leur travail par des réflexions fines & profondes sur ce qui pouvoit plaire à l'esprit : ils les ont comme gravées dans leurs ouvrages ; & c'est en les y recueillant, qu'on a formé les théories de la Poësie, de l'Eloquence & de

de la Peinture. Toutes ces spéculations particulières sont autant de démembremens, que la Théorie des sentimens est en droit de revendiquer.

De tous les Arts, il n'en est point de plus important que celui de se rendre heureux : & il n'en est aucun dont le principe fondamental ait donné lieu à tant d'opinions différentes. *Varron* en a compté jusqu'à près de trois cens. C'est cependant de ce principe que dépend toute la Philosophie morale. Or, pour le connoître avec une parfaite évidence, il ne faut que remonter aux Loix du sentiment, les rapprocher, & se laisser conduire au fil des conséquences.

Dans le Dialogue de Platon *sur la République*, ou plutôt *sur la Justice intérieure*, quelques-uns des Interlocuteurs se plaignent que les Législateurs & les Philosophes, en exhortant à la vertu, n'offrent d'autre motif pour l'embrasser, que

la considération des biens qui marchent à sa suite. Ils exigent de *Socrate* qu'il leur prouve, que par ses propres charmes, elle fait le bonheur de ceux qui la possèdent : & c'est ce qu'il exécute par un long parallèle des différentes sortes de Gouvernement, avec la République intérieure, que forment en nous la Raïson & les Passions.

Ce dogme de l'Ecole Platonicienne peut, ce me semble, s'établir d'une façon directe par la théorie des sentimens. Creusons-la, & nous en verrons sortir les principes d'une Morale exacte. Nous reprocherons à *Epicure* de n'offrir à nos desirs, qu'un bonheur imparfait, & de n'avoir pas assez senti le prix & l'étendue des plaisirs de l'esprit. Nous reconnôitrons que l'obéissance aux Loix que notre Auteur nous impose, est le moyen le plus sûr d'écarter le trouble & la douleur, & de rassembler les sentimens qui nous sont les plus précieux, Il

Il y a des Chrétiens qui s'imaginent, que l'Evangile condamne la Vertu à être malheureuse en cette vie. La Loi de Dieu, qui, suivant l'Ecriture Sainte, a tant d'attraits par elle-même, n'est pour eux qu'un joug insupportable. Ils se porteroient aux plus grands crimes, si la crainte qui les enchaîne, les laissoit en liberté; également malheureux par le vice qui les tyrannise, & par le supplice qui les effraie. Il n'en est pas ainsi de ceux dans le cœur de qui ** la charité l'emporte sur la crainte*. Ils n'apperçoivent dans l'Evangile & dans les Prophètes, suivant l'expression de JESUS-CHRIST, que l'obligation d'aimer Dieu & son Prochain. Et qu'y a-t-il que notre Raison n'avoue, & que notre cœur ne doive agréer, soit dans des mouvemens de bienveillance pour nos semblables, soit dans la soumission aux volontez d'un Etre souverainement sage?

* I. Jean IV. 18.

Dans l'ordre de la Nature un usage convenable de nos facultez , est toujours accompagné de sentimens agréables. Cette source de plaisirs légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'Infidèle. Mais dans l'ordre de la Grace, le Chrétien est infiniment plus heureux parce qu'il espere, que par ce qu'il possède. Porté sur les aîles de la Foi, jusques dans le sein de Dieu même, il y voit un torrent éternel de délices : & quand, de cette hauteur immense, il jette les yeux sur les biens & sur les maux présens ; il n'y apperçoit plus d'autre mérite, que celui de faciliter l'acquisition du bonheur infini qui lui est offert.

La Théorie des sentimens ne s'élève pas si haut : ce n'est qu'une des branches de la Physique ; mais c'en est la branche la plus importante. Elle nous dévoile la sagesse & la bonté de notre Auteur, elle marque aux différentes espèces de biens
le

le rang qui leur est dû, elle appuie la plupart des maximes de l'Evangile, n'en contredit aucune, & nous invite à les pratiquer toutes, en démontrant qu'il y a, dès cette vie même, un plaisir réel attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres hommes.

Plus cette matiere est intéressante, & moins elle est susceptible de découvertes brillantes. Que dire de nouveau sur ce qui, depuis la naissance du Genre-humain, a été l'objet perpétuel des desirs du cœur & des réflexions de l'esprit? Il n'y aura ici rien de neuf, que la réunion de quelques idées, éparées jusqu'à présent en différens Ouvrages, & qui, rapprochées les unes des autres, se joindront peut-être comme d'elles-mêmes, pour former un corps régulier.

C H A P I T R E II.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, sans les affoiblir.

IL y a des Êtres vivans qui semblent se suffire à eux-mêmes. Ils trouvent dans le lieu où ils sont fixez, tout ce qui est nécessaire pour leur conservation & pour leur accroissement. Il n'en est pas ainsi de l'homme, rien ne borne l'immensité de ses desirs. On pourroit lui appliquer ce que *Platon* a dit de l'Amour: La Déesse de l'Indigence, & le Dieu des Richesses, semblent avoir également concouru à sa formation. Accablé de besoins auxquels la Nature entière paroît à peine pouvoir suffire, il est enrichi d'une multitude d'organes, qui le mettent en état de s'approcher des objets les plus éloignez, de les discerner, de les saisir, &

& d'en faire usage. Tout ce qui exerce ces organes sans les affoiblir, est accompagné d'un sentiment agréable.

L'aversion des Enfans pour le repos, marque assez combien le mouvement a de charmes pour eux. Dans la jeunesse, la danse & la chasse l'emportent sur tout autre amusement, & elles sont d'autant plus agréables, qu'elles sont plus vives. Les vieillards eux-mêmes, en qui l'âge a émoussé tout autre sentiment, se plaisent encore à un exercice modéré.

M. *Pascal* a cru que c'étoit du desir d'éviter la vue de soi-même, que naissoit le goût des hommes pour toutes les sortes de divertissemens, & d'occupations vives ; mais il me semble que la source en est dans le plaisir attaché à l'exercice de nos différentes facultez. Quelque peu sensible que soit l'impression de ce plaisir, elle n'en est pas moins réelle. Ne voit-on pas tous les jours des femmes se

garan-

garantir de l'ennui par un léger travail, dont elles ne se proposent d'autre fruit qu'un simple amusement?

C'est dans le jeu des organes de la transpiration, qu'est le principe de ce plaisir. Les observations de *Sanctorius* le démontrent. Des vapeurs qui échappent à nos yeux, sortent continuellement par les pores de la peau: elles donneroient bien-tôt atteinte à la santé, si elles séjournoient davantage dans le sang. Or, le défaut d'exercice, ou des exercices trop violens, diminuent également cet écoulement invisible. Au contraire, des mouvemens assortis à nos forces le favorisent. C'est ce même jeu des organes de la transpiration, qui donne des charmes à la chaleur du feu pendant l'hiver, à la fraîcheur de l'air pendant l'été, & à tout ce qui entretient & anime la circulation du sang.

Quand nous nous sommes mis à portée

tée d'un objet, les couleurs le caractérisent à nos yeux. Quelques-unes sont tristes : la plupart sont agréables. Les expériences de M. *Newton* nous ont instruit des raisons de cette différence. Les rayons qui ont le plus de force, font l'impression la plus agréable : mais bientôt leurs couleurs brillantes fatiguent la vue. Ceux qui forment la couleur verte, ont par leur mouvement modéré le privilège de pouvoir toujours exercer les fibres de l'œil, sans jamais les affoiblir. Les couleurs brunes & noires portent l'image de la tristesse, parce qu'elles laissent les yeux dans une sorte d'inaction.

Ce qui a frappé agréablement la vue par ses couleurs, acquiert un nouvel agrément, par la grandeur de ses parties, ou par leur diversité. L'immense étendue de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes se précipitent dans des abîmes ; des campagnes qui présentent de
 tou-

toutes parts de riches tableaux; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la variété des images qui se peignent dans le fond de nos yeux.

Il en est de l'ouïe, comme de la vûe. On sçait par les observations des Modernes, que le fond de l'oreille est un instrument composé d'une infinité de cordes nerveuses, qui ont chacune leur ressort particulier. Un son est d'autant plus agréable, qu'il imprime à un plus grand nombre de ces fibres, des mouvemens qui conspirent mieux ensemble, & se réunissent plus souvent. Au contraire un bruit devient importun, dès que ces fibres par la dissonance de leurs mouvemens, se choquent & s'entre-heurtent.

La variété donne de l'agrément aux sons. Les plus agréables cessent de l'être par la continuité fatigante de leur action sur les mêmes fibres.

M. de la Motte croyoit que les mots
n'é-

n'étoient agréables, que par les idées qu'ils présentoient à l'esprit. Mais nous en rapporterons-nous plutôt à son autorité, qu'à notre sentiment intérieur, & à celui de tous les Peuples de la terre? Non-seulement il y a des sons qui par eux-mêmes flattent les fibres de l'oreille, & d'autres qui les fatiguent, mais encore les organes de la parole sont associés à ceux de l'ouïe, & des nerfs qui lient commerce entr'eux rendent leurs intérêts communs; on n'entend qu'avec désagrement, les sons qui se prononcent avec peine.

L'agrément des saveurs & des odeurs, n'est pas moins assorti à nos besoins, que celui des couleurs & des sons. Les fels âcres & piquans, qui, portés dans le corps par la respiration ou par la digestion, y jetteroient le trouble & le désordre, décèlent leur qualité malfaisante, par la violence de leur impressi^{on} sur les
mam-

mammelons nerveux, qui font le siège de l'odorat & du goût. Au contraire, une impression douce est attachée aux odeurs & aux saveurs qui font de nature à entretenir dans nos fluides & dans nos organes un mouvement favorable.

Les remèdes que la Médecine emploie pour nous guérir, nous font éprouver souvent des senteurs désagréables : n'en soyons point surpris. La santé consiste dans une juste harmonie des sels, des souffres, & des autres principes qui entrent dans la composition de nos fluides. Si l'un d'eux vient à dominer, ou à s'affaiblir, on tombe malade ; & pour rétablir l'équilibre, on est souvent contraint de recourir à ce qui, pour un homme sain, seroit un poison lent. Mais il y a une sorte de remèdes universels, présentés par les mains de la Nature : lesquels sont nécessaires dans toutes les maladies, & suffisent presque pour les guérir : ce sont

Sont la diète & les liqueurs capables de délayer le sang, de le rafraîchir, & de le renouveler. A-t'on besoin de ces remèdes, le goût leur donne la préférence sur des alimens qui fatigueroient les organes de la digestion, & qui, pour prix de leur travail, ne leur offriroient que des sucs pernicieux.

La Loi qui regle les impressions faites sur les organes des sens, s'étend aux organes de la respiration. Si le ressort de l'air dont ils empruntent leur force, vient à s'affoiblir par des chaleurs brûlantes, ils tombent dans un état de langueur dont le sentiment nous avertit; & un air frais, en leur rendant leur première activité, s'annonce par une impression de plaisir.

On voit par ces observations, qu'il y a deux especes de sentimens agréables: les uns, tels que le plaisir de la danse, ou de la chasse, semblent être aux ordres

de la volonté, & nous paroissent éclorre du sein même de nos facultés; ils conservent particulièrement le nom de plaisirs. Les autres, qu'on appelle agrémens sont formés par l'impression, ou par l'idée des êtres qui nous sont étrangers. L'ame semble alors sortir hors d'elle-même pour reconnoître les qualités favorables de ce qui s'offre à elle. Ces différentes sortes de sentimens sont également attachés à ce qui exerce nos organes sans les fatiguer.

CHAPITRE III.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer.

LE mouvement de l'esprit n'est pas moins nécessaire que celui du corps pour assurer notre existence. Les sens des animaux, plus parfaits que les nôtres,

tres, les éclairent suffisamment sur ce qui leur est contraire ou favorable : mais l'esprit nous est donné pour suppléer au défaut de nos sens, & le plaisir s'offre à lui, pour l'animer dans ses démarches, & le préserver d'une inaction fatale. Le plaisir, Pere des Jeux & des Amusemens, l'est aussi des Sciences & des Arts : & si l'Univers entier est forcé par notre industrie de payer tribut à nos besoins & à nos desirs, nous en avons l'obligation à la Loi, qui rend agréable tout ce qui exerce l'esprit sans le fatiguer.

Il y a eu des hommes qui ont porté le titre de Philosophes, & qui ont cru, que l'exercice de l'esprit n'étoit agréable, que par la réputation qu'on en esperoit. Mais le sentiment intérieur ne nous apprend-t'il point tous les jours, qu'on se livre à la lecture & à la réflexion, sans aucune vûe sur l'avenir, & sans autre dessein que de remplir le moment présent.

Le charme de cet exercice enleve quelquefois l'ame au point qu'il semble l'avoir détaché du corps. Personne n'ignore ce que l'Histoire rapporte *d'Archimede*, & de quelques autres Géomètres anciens & modernes. Si nous doutons de ces faits, reconnoissons-en du moins la possibilité, par des spectacles à peu-près semblables, qui s'offrent à nous tous les jours. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiront-on pas intimément occupé du soin de sa fortune, ou du salut de l'Etat? Ce recueillement si profond a pour objet le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une piece d'ivoire.

C'est de cet exercice de l'esprit que naît l'agrément des satyres qui louent, des louanges qui blâment, des pensées délicates qui développent avec précision un sentiment caché dans les replis du cœur,

cœur, enfin de toutes les expressions brillantes qui forment un sens juste, malgré l'incompatibilité apparente des termes.

Le style ne peut être trop clair quand on se propose d'instruire : mais ne veut-on que plaire ? on peut alors procurer à l'esprit l'avantage flatteur d'exercer sa pénétration. L'Idée qu'on lui présente, acquerra pour lui un nouveau mérite, si, semblable, en quelque sorte, à la Bergère de *Virgile*, elle se cache autant qu'il le faut, pour qu'on ait le plaisir de la trouver.

L'ordre, la symétrie, & les proportions, sont agréables par la facilité qu'elles donnent à l'esprit de saisir, & de retenir différentes parties d'un objet.

Un de nos Poètes a essayé de proscrire dans notre Poésie la symétrie des sons, & de la releguer dans la classe des acrostiches & de tous les ouvrages frivoles, qui n'ont d'autre mérite que celui de la

difficulté. Il n'a pas fait attention que les vers sont destinés à être chantés, ou déclamés. Ils passent de la bouche d'un Acteur, ou d'un Musicien dans celle de tout un Peuple, & il leur est essentiel d'être formés de façon à pouvoir se graver aisément dans la mémoire. La versification des Grecs & des Latins, par un ordre de syllabes breves & longues donnoit à la mémoire une prise suffisante. Mais dans notre langue, la longueur presque égale de toutes nos syllabes semble imposer aux Poètes l'obligation de faire usage de la rime.

Si par les Loix de la Nature, le retour des mêmes sons étoit agréable dans notre Poësie, par quelle bizarrerie, dit Mr. de *la Motte*, déplairoit-t'il presque toujours dans la Musique? C'est que l'objet principal du Musicien est de charmer par les sons, & il ne peut mieux y réussir qu'en les variant, au lieu que le Poète ne se
bor-

borne pas à flatter l'oreille de celui qui l'écoute; il veut encore imprimer dans sa mémoire une suite d'idées, & d'expressions. Il n'est aucun de ses Vers qu'il ne voulût y graver avec des traits ineffaçables; & dans la plupart des langues vivantes, il emploie la rime comme le secours le plus favorable pour l'exécution de son dessein.

Cependant ne nous aveuglons pas assez en faveur de notre versification, pour disconvenir, que par l'uniformité continue de sa marche, elle ne soit fort inférieure à la versification des Grecs & des Latins.

L'imitation par les couleurs, par les sons, par les gestes, par le discours, a le même avantage que la symétrie. Elle nous présente des objets que l'imagination saisit aisément par la comparaison que nous en faisons avec d'autres objets déjà connus.

Si nous en croyons *Aristote*, la représentation d'un objet n'a d'agrément pour nous, que parce que l'esprit, en observant la fidélité du portrait, acquiert une connoissance. Mais ne fait-il pas une acquisition de même espèce, quand il observe les défauts d'une représentation infidelle ? Tous les Ouvrages des Peintres, des Poëtes, des Déclamateurs, des Musiciens, quelque différence qu'il y eut dans l'exécution, feroient donc toujours une égale impression de plaisir.

L'imitation, suivant d'autres Philosophes, ne plaît qu'à la faveur des passions : & il est certain qu'elle leur doit ses charmes les plus puissans : mais convenons aussi que l'objet le moins intéressant, fait sur la surface de l'ame une légère impression de plaisir, s'il est fidèlement exprimé, & si entre l'Original & le Portrait il y a une exacte ressemblance. Dès qu'un tout a ses parties formées, & assorties

ties de façon, que l'ame peut aisément s'en former l'idée, ou la retenir, il est revêtu de quelque agrément.

Le contraste ne donne pas moins de prise à l'imagination que la ressemblance. Il rapproche des objets contraires, & fait sortir les traits de l'un par la comparaison avec ceux de l'autre. C'est ainsi que les anciens Sculpteurs, pour ajouter une nouvelle beauté à une Venus, ou à une Grace, la renfermoient dans la statue creuse d'un Satyre; & par un semblable artifice, *Virgile*, pour peindre plus vivement l'agitation du cœur de *Didon*, en place le tableau dans celui d'une nuit qui repandoit un calme profond sur tout le reste de la Nature.

Mais si le contraste & la ressemblance ont un pareil avantage, pourra-t'on les employer indifféremment? Non sans doute. Le contraste s'emploie avec succès dans les Poèmes, dans les Tableaux, &

dans les autres Ouvrages, dont les parties sont destinées à être vûes successive-
ment; au lieu que dans ceux qui sont
destinés à être apperçus d'un coup d'œil,
tels qu'une façade de bâtiment, la sym-
metrie doit regner entre les parties cor-
respondantes: les yeux seroient blessés
d'une différence dont l'esprit chercheroit
inutilement la raison.

Il y a des rapports autres que ceux
d'égalité, ou d'opposition, qui sont faci-
les à saisir; les beaux Arts en font sou-
vent un usage heureux. Ainsi la hau-
teur des portiques dans les édifices régu-
liers est double de la largeur, la hauteur
de l'entablement est le quart de la hau-
teur de la colonne: & ç'en est le tiers qui
fait la hauteur du piedestal. Tous les
grands Architectes, parmi les diverses pro-
portions qui pouvoient se concilier avec
la destination de leurs ouvrages, ont tou-
jours choisi celles que l'esprit pouvoit sai-
sir sans effort.

Il en est du Musicien comme de l'Architecte. Des nombres faciles à comparer expriment les accords qu'il met en œuvre, & les consonances les plus agréables sont celles qui présentent à l'ame des rapports qui l'exercent davantage sans la fatiguer.

Il y a des compositions hardies & savantes, qui ne plaisent qu'à de profonds Musiciens. La finesse de leur goût leur fait mesurer sans peine entre des dissonances, un rapport qui échape à des oreilles moins exercées.

De tous les différens rapports, il n'en est point que l'esprit considère avec plus de plaisir, que la parfaite convenance des parties d'un ouvrage avec la fin qu'on s'y est proposée. C'est le principal de tous les agrémens ; c'est celui qui influe & domine sur tous les autres, & les déclare ou beautés, ou défauts, suivant qu'il se concilie avec eux.

Il y a eu à Athènes, & à Rome des Orateurs qui donnoient à leur Prose une harmonie presque égale à celle de la Poësie. *Cicéron* l'un des plus illustres d'entre eux nous a instruit du principal moyen qu'ils employoient pour y réussir. Dans toute phrase, dont les différentes parties pour être prononcées aisément & avec grace, doivent être détachées par le repos de la voix, ils étoient attentifs à les former de façon, qu'elles pussent être comme liées ensemble dans la mémoire de l'Auditeur, soit par des rapports symétriques, soit par une sorte de gradation mesurée. * Le discours est destiné à être aisément saisi & retenu par ceux qui nous écoutent; & il devient agréable, dès que, sans affectation, il a la forme la mieux assortie à sa destination.

Ce n'est pas assez pour de grands Artistes, de rapporter à la même fin toutes
les

(* *Cic. c. 3. de Orat. c. 103.*

les différentes parties de leurs ouvrages; ils ont encore l'attention, qu'il y ait une de ces parties qui soit centre de réunion pour les autres.

Les Architectes Goths aimoient à placer aux deux côtés du corps de leurs édifices, des masses énormes de pierres, qui partageoient la vue, & la tenoient indécise.

Bramante &, à son exemple, la plupart des Architectes modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs dans l'art de frapper agréablement les yeux, placent dans le milieu de l'édifice, une partie éminente qui offre à la vue un point fixe, d'où elle peut se porter aisément dans toute l'étendue de l'ouvrage.

Les grands Peintres ont la même attention. Ils groupent & disposent leurs figures, de façon qu'il y en ait une d'elles qui domine sur les autres, & les tiennent, en quelque sorte, sous sa dépendance.

Les

Les Poètes en usent de même dans l'ordonnance de leurs Tableaux.

Les uns & les autres ne subordonnent pas seulement leurs différens personnages à un heros principal; ils rapportent encore d'ordinaire à une seule action les événemens qu'ils nous offrent. Quoi de plus satisfaisant pour l'esprit, que de saisir comme d'un coup d'œil une multitude de faits liés ensemble par leur rapport commun à une action importante?

On peut, sans doute, renfermer dans un Poème différentes fables, & y rassembler, comme dans une galerie, une suite de portraits. C'est ainsi qu'en ont usé *Ovide*, *Stace*, & plusieurs autres Poètes. Mais bien des siècles avant eux, & la Poésie n'étant encore qu'au berceau, *Homère* s'étoit apperçu que ce seroit offrir à l'esprit un spectacle bien plus agréable, de réunir dans un même tableau une multitude d'Acteurs, & de les y faire tous
con-

concourir à une même action. Il forma sur cette idée le plan du Poème Epique.

Æschyle, long-tems après, forma sur le Poème Epique le plan de la Tragédie, par la représentation d'un événement developpé dans toutes ses circonstances. Cet illustre rival d'*Homère* sentit qu'un Poème drammatique auroit d'autant plus de charmes pour l'esprit, qu'une action principale en lieroit toutes les scènes, & les tiendrait comme enchainées dans la mémoire.

A l'unité d'action, *Æschyle*, ajouta l'unité de jour & de lieu. Il est vrai que dans ses *Euménides* la scène passe de Delphes à Athènes. Mais dans ses autres pièces, elle demeure toujours la même.

M. de la Motte a essayé d'affranchir les Poètes Drammatiques de la loi, que sembloit leur imposer l'exemple d'*Æschyle* & des Anciens. Ce fameux Partisan des modernes s'est conduit dans l'Empire
des

des Lettres, à peu près comme les Sec-
taires se sont conduits, il y a deux cens
ans, dans l'Europe. S'il se fut contenté
de déclarer la guerre à la superstition; tous
les honnêtes gens se fussent bien-tôt ran-
gés de son parti. Il a, dans l'ardeur de
son zèle, brisé des Tableaux qui méri-
toient nos respects, a combattu des dog-
mes consacrés, & en a fait revivre de
fleuris. Novateur d'autant plus dangereux,
que la raison semble quelquefois s'armer en
sa faveur. Heureusement l'Eglise ni l'Etat
n'ont rien à craindre de cette prétendue
réforme: & il n'en doit sortir que des
guerres innocentes, qui, souvent, valent
mieux que la paix.

Il est certain, par la Théorie des sen-
timens que, dans les Poèmes drammatiques,
l'observation des trois unités ne doit point
son mérite à une institution arbitraire,
puisque'il y a un agrément attaché à tout
ce qui met l'esprit en état de se former

un tableau distinct de l'objet qu'on lui présente.

Reconnoissons cependant que, les plaisirs du cœur étant fort au-dessus de ceux de l'esprit, si le seul mérite des trois unités étoit de rendre la représentation plus facile à saisir, on pourroit souvent sacrifier cet avantage à celui de la rendre plus intéressante par la multitude & par la variété des événemens : mais voici quelque chose de plus.

On doit qualifier de défaut réel, dans un Poème dramatique, tout ce qui est de nature à diminuer l'intérêt qu'on y prend ; comme, au contraire, il y a un agrément réel attaché à tout ce qui fortifie le charme de l'illusion. Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune homme, lors qu'un jeune homme jouera le rôle d'un vieillard : que les décorations soient champêtres, quoique la scène soit dans un Palais : que les habillemens ne répondent point à

la dignité des personnages : toutes ces discordances nous blesseront. Et il en est de même de l'inobservation des trois unités. Multipliez dans une pièce de Théâtre les actions principales : faites couler plusieurs siècles dans l'espace de quelques heures : transportez en un moment le spectateur , d'une partie du monde dans l'autre : toutes ces absurdités nous rappellent la fausseté du spectacle , il en sort comme une voix qui nous avertit de ne point donner à un malheur feint des larmes véritables.

C H A P I T R E IV.

Il y a un plaisir attaché à tous les mouvemens du cœur , où la haine & la crainte ne dominant point.

C'EST par les mouvemens d'amour & de haine que l'ame s'attache à ce qui

qui lui paroît un bien, & qu'elle repousse, ou fuit, ce qui lui paroît un mal : & ce sont comme les deux ressorts qui font jouer toutes nos facultés.

La haine & les passions qui en prennent naissance, sont nécessairement accompagnées d'un sentiment douloureux, par l'idée du mal qui nous afflige, ou qui nous menace. Elles portent même leur poison jusques dans le sang; & troublant le cours de la transpiration, comme on le fait par les observations de *Sanctorius* elles répandent dans toute l'étendue du corps une impression désagréable. Il y a néanmoins une sorte de douceur qui tempère leur amertume. L'ame s'y complaît comme dans les mouvemens qui conviennent le mieux à sa situation présente, & qui ont pour objet d'anéantir ce qui la menace. Tels sont la plupart de nos sentimens. Le plaisir & la douleur entrent dans leur composition, &

ils sont agréables ou désagréables, suivant que l'un ou l'autre de ces éléments contraires y domine davantage.

Il y a des plaisirs vifs qui naissent du sein de la haine : la destruction de son ennemi paroît le plus grand de tous les biens. Il y a même des hommes, aux yeux desquels il n'est point de spectacle plus charmant, que la chute de quiconque leur paroïssoit heureux. Un bonheur étranger rendoit leur misère plus vive, & ils applaudissent à tout ce qui anéantit des points de vue qui leur étoient odieux.

Toutes ces sortes de plaisirs malfaisans décèlent un malheur secret, dont ils ne font qu'adoucir, ou suspendre le sentiment. Aussi tout homme, né envieux ou méchant, est-il naturellement triste.

Les mouvemens du cœur, autres que ceux de la crainte & de la haine sont agréables. Tout sentiment de tendresse, d'a-

d'amitié, de reconnoissance, de générosité, de bienveillance, est un sentiment de plaisir. Que les damnés font malheureux ! disoit *Sainte Catherine* de Gènes, ils ne sont plus capables d'aimer : Aussi tout homme né bienfaisant est-il naturellement gai.

Telle est la puissance de l'amour, il donne des charmes au chagrin même. La mort vient-elle d'enlever à quelqu'un l'objet d'une vive amitié ? Ne faites point diversion à sa tristesse ; si vous vous intéressez à ses plaisirs. Il repousseroit un consolateur importun, en s'écriant avec un de nos Poètes :

Mon deuil me plaît, & doit toujours me plaire :
Il me tient lieu de celui que je pleure.

L'ame alors se représente vivement la personne qu'elle a aimée, elle la voit, elle en jouit, & cette jouissance imaginaire devient un plaisir réel : l'amour propre se joint à la tendresse pour rendre cette

douleur précieuse : on aime à se rappeler tous les sentimens qui nous ont flatté, & l'on s'applaudit d'avoir pû les mériter.

Écoutez *Montagne* * qui nous rend compte de l'affliction qu'il ressentoit à la mort de son intime amie *La-Boétie* : „Je fais, dit-il par une trop certaine expérience, qu'il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis, que le souvenir d'avoir eu avec eux une parfaite communication. O mon ami ! n'est-ce pas un pieux & charmant office de ma vie de faire à jamais vos obsèques, & est-t'il aucune jouissance qui vaille cette privation ?

Cicéron † observe, qu'une douceur secrète temperoit de même la tristesse de *Lélius*, à la mort de *Scipion*.

Il y a eu de pieux visionnaires qui ont essayé par une abstraction de l'esprit de

de-

* *Essays*, l. 2. c. 8.

† *In Lat.*

désirer la durée de leur amour pour Dieu, & l'anéantissement du plaisir qu'ils sentoient à l'aimer. Mais retrancher l'idée du plaisir de celle de l'amour, c'est retrancher de l'idée du cercle celle de la rondeur. L'amour est parfaitement désintéressé lorsqu'on ne veut en recueillir d'autre fruit que celui d'aimer. Le désintéressement du Chrétien doit aller jusques-là, & ne peut pas aller plus loin.

S'il y a eu des Théologiens qui ont cru l'ame capable d'un désintéressement total à l'égard du plaisir : il y a eu en revanche des Philosophes qui l'ont cru incapable de tout autre mouvement que de ceux qui naissent de la vûe d'un intérêt personnel. Mais transportons-nous un moment sur nos théâtres. Les spectacles même, où l'on essaie souvent de corrompre le cœur, nous apprendront qu'il est fait pour la vertu. Que de pleurs sur des Héros malheureux ! avec quelle

joye les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit? Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié? Non, certainement : mais ce sont des hommes qui nous paroissent vertueux : & nous portons en nous-mêmes un germe de bienveillance, toujours prêt à se développer en faveur de l'humanité & de la vertu, dès qu'une passion contraire n'y met point obstacle. L'Histoire nous a conservé le souvenir d'un Tyran d'une ville Grecque qui, à la représentation de l'Hecube d'*Euripide*, sortit à la fin du premier acte, honteux d'être malgré lui tout en pleurs, & d'avoir pour les mânes des Troyens une sensibilité qu'il n'avoit pas pour ses compatriotes. Cruel par intérêt, & humain par penchant, il payoit sur le théâtre à d'illustres Malheureux, de qui il n'avoit rien à craindre, le tribut de bienveillance qui leur étoit dû.

Puis-

Puisque les mouvemens de l'ame sont agréables, quand la bienveillance y domine, & ne sont douloureux que quand c'est la haine : les Anciens n'ont dû regarder comme des Tragedies défectueuses, que celles où le malheur des hommes vertueux excite en nous de l'indignation, & non pas celles où notre inquiétude, sur leur sort, croissant jusqu'à la catastrophe, fait enfin place à la joie de les voir heureux.

Convenons cependant avec *Aristote* & ses Commentateurs, que l'interêt de notre conservation demandant qu'on soit plus sensible à la douleur qu'au plaisir, l'ame s'intéresse bien plus profondément à l'infortune d'un Héros vertueux, qu'à sa prospérité. Son bonheur auroit fait notre joie : & par le pouvoir enchanteur de la Tragedie, ses malheurs nous pénètrent d'une affliction plus délicate, que cette joie même : parce qu'ils exercent plus vi-

vement notre bienveillance, dont le charme secret est assez puissant pour changer la douleur même en plaisir, & rendre les larmes plus agréables que le rire.

Mais par quel prodige pouvons nous être agréablement frappés sur le théâtre, de ce qui nous auroit pénétré d'horreur, si nous en avions été les temoins?

C'est la différente position de l'objet qui fait la différence de ces impressions. Plus les malheurs d'autrui sont à portée de se répandre sur nous, plus la crainte nous les rend personnels. Mais ceux que la Tragédie étale à nos yeux, se montrent à nous dans un lointain, d'où, sans inquiéter l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, ils intéressent celui que nous portons à tous les hommes vertueux.

L'amour conserve des charmes jusques dans l'indigence qui accompagne le desir. On jouit toujours de ce qu'on espere, & l'on ne jouit pas toujours de ce qu'on possède.

se. Il est plus doux de se porter par ses desirs vers le moindre objet, que de posséder les plus grands biens dans l'inaction du cœur.

L'esperance donne de l'agrément à la nouveauté des biens qui s'offrent à nous : avides de plaisirs, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui semblent nous en promettre.

La vérité doit à cet espoir secret une partie de son éclat. Elle a souvent l'avantage de flatter, ou l'esprit par le succès d'une recherche difficile, ou le cœur par les biens qu'elle lui promet. Mais d'ordinaire son principal attrait s'efface dès qu'elle nous est connue : ce qui nous invitoit à en faire l'acquisition s'évanouit quand elle est acquise : son utilité réelle fait alors tout son mérite.

La nouveauté n'a plus les mêmes attraits pour les vieillards. Ils ont appris à se défier des promesses qu'elle leur fait.

L'a-

L'agrément de la variété tient à celui de la nouveauté. Dans une multitude d'objets différens qui se présentent à nous, il y en a toujours qui nous offrent quelque chose de nouveau.

Tel est le mérite de la variété. Elle a souvent la préférence sur l'ordre, & sur les proportions. Ne fait-elle pas tous les jours quitter les jardins les plus réguliers, pour se promener dans les campagnes?

Quelque agréable qu'elle soit, elle ne suffit pas pour donner aux ouvrages de l'art toute la perfection dont ils sont susceptibles, & que, par conséquent, des goûts délicats sont en droit d'exiger. Les Architectes Goths partageoient leurs édifices en quantité de différentes portions: une multitude de petites statues chargeoit la façade de leurs plus beaux bâtimens. Cette maniere parut mesquine aux grands Artistes du seizieme siècle, comme *Cas-*
tel-

relvetto nous apprend qu'il l'avoit ouï dire à *Michel-Ange* : & ils rappellèrent dans les beaux Arts cette grandeur qui brille dans les monumens des Grecs & des Romains.

Observons néanmoins avec l'Auteur des Réflexions sur la Peinture, & sur la Poësie, qu'il y a des sujets qui semblent demander à être peints en petit. Cet Ecrivain célèbre ne croit pas qu'on puisse en marquer la raison. Mais il me semble que c'est le caractère des personnages qui en décide. Une taille majestueuse feroit mal à un Acteur grotesque. Quoiqu'il en soit, si un ouvrage de l'art ne fait point sur les sens, ou sur l'imagination une impression grande, forte & distincte, il n'excitera jamais dans l'ame des sentimens vifs, profonds, & durables : & c'est à cette espece de sentimens que la Poësie, l'Eloquence, la Peinture, la Musique, tous les beaux Arts doivent leurs

leurs charmes les plus puissans. En vain de grands Artistes flatteront-t'ils nos yeux, ou nos oreilles, par l'imitation la plus parfaite: s'ils ne nous présentent point d'objet intéressant, nous ne rendrons à toute leur industrie, que le foible hommage d'une admiration momentanée: & nous leurs reprocherons de n'avoir pas employé leurs talens à faire naître des sentimens dans le cœur, source unique des vrais plaisirs.

C H A P I T R E V.

De la Beauté du Corps, de l'Esprit & de l'Ame.

LA Nature ne s'est pas bornée à nous éclairer par le sentiment sur ce qui se passe en nous-mêmes. Il y a des qualités d'autrui qui forment pour nous un spectacle agréable ou affligeant, suivant qu'el-

qu'elles sont favorables ou contraires à l'existence de ceux qui les possèdent.

On ne peut sans une secrète horreur envisager dans les autres hommes des membres déchirez, des excrescences incommodes, des couleurs cadavereuses. Au contraire, une heureuse température dans le sang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les organes qui, sans avoir rien d'inutile, ont précisément tout ce qu'il faut pour executer parfaitement leurs fonctions, se caractérisent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps, telles que le front, sont susceptibles de diverses formes qui ne les rendent point incapables de remplir leur destination. La beauté en est alors arbitraire. C'est ainsi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable embellissoit des traits, qui n'avoient d'autre mérite que de donner quelque ressemblance avec *Alexandre & Cléopâtre*.

La

La beauté se différencie suivant les différentes places que la Nature nous a assignées. Elle brille dans l'Hercule Farnese, de même que dans la Venus de Médicis. Elle se montre jusques sur le front austere & dans les rides du Moïse de *Michel-Ange*. Il y a pour chaque âge, & pour chaque sexe, une sorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Certains climats sont steriles en beautés régulières. On y place l'idée du beau, non sur ce qui l'est réellement, mais sur ce qui est le moins laid.

Les qualités de l'esprit fournissent un spectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine, qui puissent rendre insensible au plaisir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui, au premier coup d'œil, saisit le vrai; ou cette imagination heureuse, qui en fait des peintures intéressantes.

Les

Les graces sont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles sont comme un voile transparent, à travers lequel l'esprit se montre. Elles sont attachées au juste rapport des attitudes, des gestes, des mouvemens, des expressions, des pensées, avec la fin qu'on s'y propose; & elles y jettent d'autant plus d'agrément, que les moyens les plus convenables paroissent avoir été saisis avec plus de facilité.

La beauté de l'esprit, quelque brillante qu'elle soit, est effacée par la beauté de l'Ame. Et les faillies les plus ingénieuses n'ont point l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuse, désintéressée, bienfaisante. Les échos de nos Théâtres applaudiront toujours à la magnanimité du grand Prêtre qui *craint Dieu, & n'a point d'autre crainte*: & le genre humain applaudira dans tous les siècles au regret qu'avoit *Tuus*, d'avoir

D

per-

perdu le tems, qu'il n'avoit point employé à faire des heureux.

Ces traits de l'ame nous inspirent quelquefois une vive passion pour des morts. Pourquoi *Plutarque* dans ses Parallèles, a-t'il sur des Historiens supérieurs à lui, l'avantage de se faire relire, de façon qu'on croit toujours le lire pour la première fois ? C'est qu'il y fait en quelque sorte l'histoire de la noblesse des sentimens.

Des hommes célèbres par la connoissance du cœur humain, paroissent avoir cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'ame, n'étoit que la joie secrète qu'avoit l'amour propre, d'envisager en autrui des qualités favorables à ses intérêts particuliers. Mais un traître est infame, même aux yeux de la nation qu'il sauve par sa perfidie. Un dissipateur est ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par sa ruine. Au contraire, un
incon-

inconnu, un mort, nous frappent agréablement par une action vertueuse, dont nous sommes sûrs de ne pouvoir jamais recueillir aucun fruit; & il n'est pas même impossible que, dans un ennemi, la grandeur de courage ne nous charme, en même tems qu'elle nous intimide.

Il en est de la beauté de l'ame, comme de celle du corps. Elle caractérise des qualités qui sont de nature à maintenir l'existence de ceux qui les possèdent. Quoi de plus favorable, dans l'état de foiblesse où nous sommes, que de mettre, par notre bienveillance, les autres hommes dans nos intérêts, de pouvoir conserver toute sa présence d'esprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le sein de ses propres facultés, une richesse & une grandeur indépendante de la fortune?

Mais s'il est vrai que la beauté du corps, de l'esprit, & de l'ame désigne

des qualités avantageuses à ceux qui les possèdent ; pourquoi ces qualités vont-elles porter le plaisir dans une ame à qui elles sont entièrement étrangères ?

Admirons ici la sagesse & la bonté de notre Auteur.

Si nous jettons les yeux sur la foiblesse de l'homme dans l'enfance, dans les infirmités, dans la solitude, dans la vieillesse, sur ses talens pour les Arts & pour les Sciences, sur son goût pour l'estime, la louange, l'amitié, la compagnie ; nous reconnoîtrons bien-tôt qu'il est né pour vivre en société, & que des nœuds secrets l'attachent intimement à ceux qui l'environnent. Or, dans cette situation, rien n'étoit plus important pour nous, que de discerner, d'un coup d'œil, ceux dont le commerce peut nous être pernicieux, ou utile. Appercevons-nous des couleurs cadavereuses, des travers dans l'esprit, de la noirceur dans l'ame ? Ces
qua-

qualités, funestes à celui qui les a, & dangereuses pour ceux qui l'approchent, nous frappent par leur difformité; & c'est comme un cri de la Nature qui nous avertit de nous précautionner contre un ennemi qui nous menace. Au contraire une heureuse conformation des organes, la finesse de l'esprit, la beauté de l'ame, en contribuant au bonheur de celui qui les possède, peuvent en même tems contribuer au bonheur de ceux qui sont en commerce avec lui. Des traits brillants embellissent à nos yeux ces qualités étrangères, & nous annoncent qu'elles peuvent nous être favorables, suivant les différentes circonstances où nous nous trouverons. Et c'est apparemment cette attention bienfaisante de la Nature qui a occasionné la méprise de ceux, qui, au lieu de reconnaître le doigt de Dieu dans la beauté de l'ame, ont cru qu'elle avoit sa source dans les réflexions de l'amour propre, sur

ce qui pouvoit lui être avantageux : comme si la vive impression qu'elle fait sur nous , ne devançoit pas toutes nos observations.

La beauté des mœurs, cette fleur si précieuse de l'humanité , n'est autre chose que la beauté de l'ame marquée par la conduite de la vie. Si dans les ouvrages de l'Art, le rapport des moyens à une fin suffit pour les embellir ; quel spectacle plus agréable que le rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui soit assortie à ses talens, à son état, au bonheur de ce qui l'environne, & par conséquent au sien propre ? Au contraire, qu'elle difformité plus choquante, que d'immoler à l'intérêt, l'amitié ou la justice ? que de se dégrader par les objets qu'on recherche, de se livrer aveuglement aux conseils d'une présomption téméraire, ou de changer continuellement de principes.

Tour-

Tournant au moindre vent, tombant au moindre
choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un
froc ?

Diotime, si célèbre par les éloges de
Socrate, avoit donc grande raison de l'ex-
horter à n'envifager les beautés de la Na-
ture, & de l'Art, * que comme des de-
grés qui l'élevassent à une beauté supé-
rieure. Epurons, étendons, & perfection-
nons notre goût pour le beau. La sagesse
en est une branche. C'est être vertueux
que de rendre à la beauté des mœurs l'hom-
mage d'amour & de respect qui lui est dû.

C'est la beauté de l'ame & celle de l'es-
prit qui forment par leur réunion, cette
qualité si précieuse, & si rare, qu'on ne
désigne qu'imparfaitement par le terme
d'urbanité, & qui brille avec tant d'éclat
dans la plupart des ouvrages de *Platon* &
de *Cicéron*. Politesse noble qui sçait ap-
prouver sans fadeur, louer sans jalousie,

D 4

railler

* Plat. in *Sympos.*

railler sans aigreur ; qui saisit les ridicules avec plus de gaieté que de malice ; qui jette de l'agrément sur les choses les plus sérieuses , soit par le sel de l'ironie , soit par la finesse de l'expression ; qui passe légèrement du grave à l'enjoué , sçait se faire entendre en se faisant deviner , montre de l'esprit sans en chercher , & donne à des sentimens vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.

L'air du visage & de la personne rassemble quelquefois sous un même point de vûe , toutes les différentes espèces de Beautés. C'est un assortiment de la figure avec les mouvemens , qui caractérise les qualités du tempéramment , de l'esprit , & de l'ame.

L'heureuse conformation des organes s'annonce par un air de force : celle des fluides , par un air de vivacité : un air fin est comme l'étincelle de l'esprit : un air doux promet des égards flatteurs : un
air

air noble marque l'élevation des sentimens : un air tendre semble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces différens airs sont agréables, non seulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les sentimens qu'ils font naître dans celui qui les aperçoit : & ils le sont plus ou moins, suivant leurs rapports secrets avec nos dispositions particulières.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent sur-tout à l'éclat de leur couleur, aux graces qu'ils nous paroissent avoir dans leurs mouvemens, & aux sentimens qu'ils nous semblent exprimer par leur air.

C H A P I T R E VI.

*De l'agrément attaché aux biens honnêtes ;
c'est-à-dire , à ceux qui nous prouvent
notre perfection.*

JUSQU'ICI j'ai considéré les objets qui sont agréables par eux-mêmes. Il y en a d'autres qui ne le sont que par leur rapport avec ces premiers objets : telle est la perfection.

De tous les biens qui nous flattent par les promesses qu'ils nous font , la perfection est le plus précieux. Elle est comme le gage du bonheur. Un charme secret accompagne tout ce qui nous persuade que nous la possédons. Mais cette idée si intéressante , nous la composons , à notre gré , des divers matériaux que nous fournissent l'éducation , le tempérament , la société , nos propres réflexions ;

xions; nous la formons d'ordinaire, d'un assemblage de qualités qui nous font étrangères, & que le caprice de la fortune nous donne, & nous enleve: erreur grossière, dont la raison triomphe aisément, & qui triomphe presque toujours de l'homme le plus raisonnable.

Le principal objet de la Philosophie morale est d'éclaircir nos idées sur ce point.

Confucius & Zénon ont établi la perfection dans un usage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous sommes nez intelligens, nous sommes destinez à vivre en société; nous sommes donc parfaits, quand la vérité règne sur nos jugemens, & l'équité sur nos actions.

Pythagore, Socrate, & dans toutes les Religions, les Théologiens, ont jugé que la perfection de l'homme, de même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens,

ligens , dépendoit du rapport de ses facultés aux intentions de son Auteur.

Enfin, suivant *Epicure* , l'homme est parfait , quand sa façon de penser & d'agir , est de nature à le conduire par la voie la plus courte & la plus sûre , vers la fin qu'il se propose, c'est-à-dire, vers sa félicité.

Ces trois différentes façons d'envisager la perfection , rentrent l'une dans l'autre , & doivent se réunir. La perfection consiste dans la possession des qualités du corps, de l'esprit, & de l'ame, lesquelles nous mettent à portée de nous procurer un solide bonheur, en conformité des intentions de notre Auteur, gravées dans la nature de notre être.

Nous sommes d'autant plus parfaits, que le corps a moins de principes de maladie, & qu'il est plus capable d'exécuter les mouvemens qui lui sont ordonnés; que l'esprit a moins de principes
d'er-

d'erreur, & plus de facilité à saisir, & à exposer le vrai; enfin que l'ame a dans la nature de ses goûts, moins de principes de regrets, de chagrin, d'inquiétude, & qu'elle est plus disposée à régler toutes ses volontés par des jugemens clairs & certains, qui aient pour objet un bonheur solide & durable.

Mais ce bonheur solide & durable ne le bornons point à un petit nombre d'années. Le sentiment intérieur doit convaincre tout être pensant qu'il est indivisible, & par conséquent immortel. La perspective d'une félicité avenir doit donc toujours être pour nous, la partie la plus intéressante de notre bonheur présent.

C'est d'une idée de perfection que l'amitié emprunte ses charmes. *Epicure* & d'autres Philosophes, ont cru qu'elle avoit sa source dans l'impuissance où nous sommes de nous procurer, sans l'entremise d'autrui, les biens nécessaires à la vie.

Mais

Mais s'il y a une liaison qui n'est qu'un trafic d'intérêts, il en est un autre dont l'objet est plus noble. On y envisage moins des secours étrangers, que des preuves de perfection. Les bienfaits de *Claude*, disoit *Passénus*, me sont plus précieux que son amitié; mais l'amitié d'*Auguste* m'étoit bien plus précieuse que ses bienfaits. *

Le charme de la grandeur n'est pas, comme paroît l'avoir cru *M. Pascal*, d'empêcher les Grands de penser à eux. C'est plutôt que tout ce qui les environne, travaille continuellement à embellir l'idée qu'ils ont de leurs personnes.

La plupart des vices ne parviennent à nous dégrader, que parce qu'ils nous flattent. Nous nous bornons à recevoir d'une perfection apparente cette satisfaction intérieure, qui devrait être le fruit privilégié d'une perfection réelle. Frivoles
que

* Senec. L. 10. de *Benef.*

que nous sommes, un fantôme suffit pour faire sur nous l'impression la plus vive : tout ce qui peut se couvrir d'une apparence de force, d'habileté ou de bonté, peut se montrer à nous avec des charmes enchanteurs.

C'est cette perfection chimérique qui donne du prix à la vengeance. *Aristote* a justifié par différens faits, que lorsqu'on est également animé contre plusieurs de ses ennemis, une vengeance éclatante prise de l'un d'eux, affoiblit le ressentiment contre les autres. On a signalé sa puissance, & l'on est moins ardent à en rechercher une seconde preuve.

Mais l'orgueil pour nous flatter, n'a pas besoin d'étaler à nos yeux un appareil brillant de nos perfections. Tout ce qui abaisse les autres hommes, nous élève, par la comparaison que nous faisons de leur état avec le notre. Leurs fautes, ou leurs disgraces deviennent pour nous

nous des objets de plaisanterie, à moins qu'elles ne soient des objets de compassion. La Nature nous attendrit sur les maux d'autrui, lorsqu'ils nous paroissent considérables. Mais sont-ils légers? Nous aimons à jouir de cette sorte de supériorité que nous donne l'avantage de nous en croire exemts.

Ce seroit sans doute bannir l'enjouement de la Société, que de proscrire cette raillerie innocente, qui exerce avec gaieté, sur de légers défauts, une justice, qui semble leur être dûe. Mais malheur à ceux qui aiment à s'appesantir sur les imperfections d'autrui. Ce penchant malin décèle une misère réelle. Est-ce être riche que de l'être par l'indigence d'autrui?

Il en est de notre perfection comme de tout ce qui est susceptible de preuve. Elle se prouve à nous, non-seulement par la voix du sentiment, mais encore par celle de l'autorité.

Indé-

Indépendamment de tout motif d'intérêt, nous souhaitons l'approbation de ceux avec qui nous vivons. A peine l'amour propre ose-t'il s'approuver lui-même, quand un suffrage étranger ne se joint pas au sien. Cette ardeur pour l'estime est naturellement proportionnée à l'étendue des talens; & une grande élévation dans l'esprit & dans le cœur, porte à rechercher des témoignages de son excellence dans le jugement des hommes de tous les lieux & de tous les siècles. Il est vrai qu'on peut dire du Sage, s'il est quelqu'un qui mérite ce nom, ce que le plus ancien des Tragiques a dit d'un de ses héros : *Content d'être estimable, il n'aspire point à le paroître*,* mais il ne se guérit du désir de la gloire, qu'en le portant bien plus loin que le reste des hommes : il veut être approuvé de Dieu même.

Non-seulement l'estime nous flatte par

E l'i-

* *Æschyle d'Amphiaraus.*

L'idée favorable qu'elle nous donne de nos qualités personnelles ; mais encore parce qu'elle nous persuade que les autres envisagent notre félicité comme faisant partie de la leur. Nous sommes dans une si grande dépendance les uns des autres , qu'il n'est aucun homme qui ne puisse troubler notre bonheur, & qu'il en est toujours plusieurs à portée de le procurer, ou de l'augmenter. Quoi de plus heureux , dans cet état de foiblesse, que d'appercevoir autour de nous une inclination générale à favoriser nos desirs ?

Mais si l'estime d'autrui n'a d'attrait pour nous , que par le bonheur qu'elle nous promet , comment peut-on la rechercher par le sacrifice de sa propre vie ? L'Histoire a immortalisé des Grecs, des Romains, des Chinois, qui se sont dévoués à une mort certaine, sans qu'ils paroissent en avoir eu d'autre motif que d'échanger leur vie contre les louanges de

de la postérité. Par quel prodige, des hommes qui n'ont connu d'autre vie que la présente, ont-ils pu consentir à cesser d'être, pour être heureux?

Le principe de cet héroïsme, suivant *Cicéron*, est toujours une espérance secrète de jouir de sa réputation, dans le sein même du tombeau. Un sentiment confus de notre immortalité agit sur ceux mêmes qui n'ont pas de ce dogme une idée bien distincte. Mais il y a quelque chose de plus : il ne seroit pas impossible que ces hommes célèbres aient été plus heureux par leur mort, qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes, de leur postérité, de tout le genre humain, cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un spectacle, dont le charme, quoi-que de peu de durée, leur pa-

rut d'un plus grand prix, qu'une plus longue suite de sentimens agréables, mêlés d'amertume & d'ennui.

Les qualités qui nous distinguent des autres hommes, ne sont pas les seules qui nous flattent ; tout ce qui nous prouve la perfection de notre espèce fait sur nous une impression de plaisir.

La grandeur & la variété des objets, le sublime dans la pensée & dans les sentimens, paroissent devoir la plus grande partie de leurs charmes, à la preuve qu'ils nous fournissent de la grandeur de l'esprit. Et si la représentation d'un objet nous plaît davantage dans un tableau, que dans une eau tranquille ; c'est apparemment, que l'image représentée dans l'eau ne flatte que nos yeux ; au lieu que l'Art du Peintre, ou du Sculpteur, en animant la toile ou le marbre, énorgueillit encore notre amour propre, par une réflexion qui souvent doit bien l'hu-

l'humilier: Que fait un homme dont un autre homme ne soit capable?

CHAPITRE VII.

Des modifications du cerveau, qui précèdent ou accompagnent les sentimens agréables.

JE n'ai jusqu'ici recherché la source du plaisir que dans l'Ame, ou dans les organes du sentiment. A leurs différentes modifications, il en répond toujours dans le cerveau de parallèles & de proportionnées, dont les vestiges se conservent par la mémoire. Nous feroit-il possible d'en percer le mystère? C'est ici principalement, où il semble que la Nature s'est couverte d'un voile, que jamais les mortels ne pourront lever. Mais si nous ne devons pas nous livrer à l'espérance de voir, ne renonçons pas du

moins au plaisir de deviner. Qu'au défaut de l'expérience, l'art de conjecturer nous prête son flambeau.

On ne peut observer la Nature, sans appercevoir qu'une simplicité féconde fait le caractère de ses loix. Nous pouvons donc juger de l'impression qui se fait sur le cerveau, par celle qui se fait sur les organes des sens, qui en sont comme des extensions & des branches. Un objet qui est agréable, exerce donc les fibres du cerveau, sans les affoiblir ou les épuiser ; ce qui est douloureux, les blesse ; & ce qui est ennuyeux, les laisse dans l'inaction.

Ce n'est pas seulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau, qui y fait éclore le plaisir ; c'est principalement le rapport qu'ont entr'eux les différens mouvemens qui y sont imprimés. La Théorie de la Musique, en nous apprenant que les accords les plus agréables, sont

font ceux où les vibrations, qui les forment, se réunissent plus souvent, a déterminé de grands Physiciens à croire que les couleurs, les odeurs, & les saveurs, dont le mélange étoit agréable, excitoient aussi dans les organes de la vue, de l'odorat, & du goût, des vibrations qui s'accordent & s'entretiennent. Ne sommes nous donc pas de même autorisés à conjecturer que la symmétrie, la rime, les proportions, l'imitation, le juste rapport des moyens à une fin & à un objet principal, enfin la plupart des agrémens qui brillent dans les ouvrages de la Nature & de l'Art, font aussi sur les fibres du cerveau, des impressions agréables, parce qu'elles y excitent des mouvemens liés, qui se prêtent un mutuel secours.

Mais pourquoi les qualités qui forment la beauté du corps, de l'esprit & de l'ame, nous frappent-elles si agréablement, lors même que nous n'appercevons pas

les rapports secrets d'utilité, qui en font le mérite réel? Ces agrémens ont leur source dans l'attention qu'a eu l'Auteur de la Nature, de former les hommes de façon que, malgré l'amour propre qui les divise, ils sont tous membres d'un même corps. Leurs biens & leurs maux leur sont communs, quand des dispositions particulières n'y mettent point obstacle. Une personne délicate ne peut appercevoir en autrui un membre déchiré, sans ressentir dans la même partie du corps le contre-coup de la blessure; & si, dans un homme robuste, cette impression est moins sensible, elle n'en est pas moins réelle.

Les sentimens affligeans ne sont pas les seuls qui se repandent comme par une espece de contagion, il suffit d'avoir de la gaieté dans l'esprit, pour la communiquer à ceux qui nous approchent.

Il paroît donc que les précieuses qualités qui forment la beauté du corps, de
l'es-

l'esprit & de l'ame, font sur le spectateur une impression agréable, parce qu'elles font naître dans son cerveau un mouvement qui tend à les lui communiquer, & qui y réussiroit, si des dispositions particulières ne s'y opposoient pas.

On a dit de la Géométrie, qu'elle avoit présidé à la construction des Cieux; on peut dire de l'harmonie, qu'elle a présidé à la construction de nos cerveaux. Quel treffaillement, quel frissonnement n'excitent pas certains airs? Quelle ardeur la Musique n'inspire-t'elle pas pour la danse? Quels miracles n'opere-t'elle pas dans la guérison subite de certaines maladies? Ce jeu des fibres du cerveau qui s'assortit si aisément avec celui des cordes d'un instrument, ne nous annonce-t'il point que nos cerveaux sont en effet des instrumens à cordes composés d'une multitude de fibres nerveuses, différemment tendues, & susceptibles d'une in-

finité de vibrations différentes ? Ils se communiquent leurs mouvemens par l'entremise des yeux & des oreilles : & ils s'en communiquent d'autant plus, qu'il se trouve entr'eux plus de cordes dont les mouvemens conspirent ensemble, ou que les cordes des uns ont plus de force pour ébranler celles des autres.

Il y a des ames qui, au premier coup d'œil, s'attirent l'une l'autre plus fortement que l'aiman n'attire le fer : & rien n'égale la facilité qu'ont ceux qui s'aiment de se transmettre leurs idées ; leurs cerveaux sont montés à l'unisson.

Il est d'autres hommes à qui la Nature semble avoir donné une sorte de souveraineté sur leurs semblables. Ils réduisent quelquefois à l'esclavage les courages les plus fiers, & les Rois les plus puissans. On demandoit à la Maréchale d'*Ancre* accusée de magie, par quel charme elle exerçoit tant d'empire sur les esprits, je n'en

n'en ai jamais employé d'autre, répondit-elle à ses Juges, que l'ascendant des ames fortes sur les autres ames. C'est par la force de ce charme que *Mahomet* & *Cromwel* ont bouleversé à leur gré, l'un l'Arabie, l'autre l'Angleterre. L'Histoire nous apprend que quiconque vivoit avec eux étoit bien-tôt pénétré de tous leurs sentimens; les fibres de leur cerveau susceptibles de l'ébranlement le plus vif en excitoient aisément un pareil dans le cerveau de ceux qui les approchoient.

Mais par quelle mécanique les vibrations des fibres du cerveau peuvent-elles passer dans un cerveau étranger? L'hypothèse ingénieuse de M. de *Mairan* sur la transmission des sons, jette quelque jour sur ce mystère. Le son parvient jusqu'à nous, parce qu'il y a des fibres du corps sonore, des parcelles de l'air, des fibres de l'oreille, & enfin des fibres du cerveau, qui forment comme une chaîne continuë de

de cordes qui se communiquent leurs mouvemens. Et il y a aussi lieu de croire que quand l'état de notre ame se marque à des yeux étrangers par les mouvemens du corps, par les couleurs du visage, par la disposition de l'œil; il se forme, depuis notre cerveau jusqu'à celui du spectateur, une chaîne de cordes à l'unisson, qui portent à l'un les vibrations des fibres de l'autre.

Un rapport secret avec les dispositions de notre cerveau donne naissance à la sympathie, & à tous les goûts bizarres qui nous font trouver dans certains objets, des agrémens particuliers, invisibles au reste des hommes. Ce qui nous plaît davantage n'est pas toujours ce qui mérite davantage de plaire. Est-on livré à une profonde mélancolie? On n'aime que des lieux sombres dont l'approche fait expirer la joie. Il n'est rien qui fasse sur nous une impression plus agréable, que ce qui excite

excite dans les fibres du cerveau, des vibrations qui entretiennent dans l'ame, les sentimens où elle se complaît.

Un enfant nouvellement né semble devoir être le rebut de tout l'univers ; c'est néanmoins de tous les objets le plus charmant pour ceux de qui il tient la naissance. Mais cet agrément singulier n'est point attaché à sa personne. Ce n'est gueres que dans les Poëmes, ou dans les Romans, que se montre le discernement de l'instinct paternel : la mere la plus tendre pourroit embrasser comme son fils celui qu'on auroit substitué à la place du sien. Il paroît donc que c'est dans le cerveau des peres & des meres qu'est la source de leur tendresse. Il est disposé de façon qu'ils ne peuvent envisager qu'avec un extrême plaisir un fruit de leur amour, formé de leur propre substance, qui sera pour eux un sujet affectionné que la Nature soumet à leurs loix, qui leur rendra
dans

dans leurs infirmités, & dans leur vieillesse, les secours qu'ils lui auront donnés dans l'enfance, & qui fera l'héritier de leurs biens, de leurs idées & de leurs affections.

Il faudroit présentement, pour achever cette legere esquisse de la Physique des sentimens, indiquer dans le cerveau la portion principale, siége du plaisir & de la douleur, qui reçoit l'empreinte des objets voisins; & qui agit en conséquence sur nos organes; ce doit être une partie solide, puisqu'il s'y grave des caracteres que le cours de plusieurs années n'efface point. Cette membrane nerveuse doit embrasser & toucher les extrêmités de chaque nerf du sentiment, pour en recevoir toutes les différentes impressions; elle doit dominer sur l'origine de chaque nerf du mouvement, pour pouvoir lui imprimer des mouvemens assortis aux vibrations qu'elle ressent. Il semble que ces différens caracteres

factères se rassemblent tous dans la membrane que les Anatomistes appellent *pie-mere*, & qui, suivant l'expression de M. *Vinslow*, enveloppe toute la masse du cerveau, y est fort adhérente, & produit, par quantité de replis & de duplicatures particulières, un grand nombre de cloisons multipliées & ondoyantes, qui s'insinuent dans toutes les circonvolutions, & pénètrent l'intérieur de toutes les différentes couches du cerveau & du cervelet.

S'il étoit vrai cependant qu'il fût quelquefois arrivé, que le retranchement d'une portion considérable de la *pie-mere*, n'eût donné aucune atteinte aux facultés du sentiment; il y a lieu de croire, que ce ne seroit point cette membrane nerveuse qui en seroit le siège. Quoi-qu'il en soit, il n'y a guères que le hazard de quelques accidens malheureux, qui puisse sur cette matière éclaircir tous nos doutes.

CHA-

C H A P I T R E V I I I .

*Du rapport que les loix du Sentiment ont
à notre conservation.*

Tous les sentimens agréables se réduisent à deux classes différentes.

Les uns sont des presens de la Nature qui préviennent toutes nos réflexions : tels sont non-seulement les plaisirs des sens, mais encore la plupart de ceux de l'esprit & du cœur ; la beauté du corps, de l'esprit, & de l'ame, & les divers agrémens qui brillent dans les ouvrages de la Nature & de l'Art. Ils sont attachés à ce qui exerce les organes de nos facultés sans les fatiguer. C'est à ces organes que nous devons à chaque instant notre conservation ; & il nous importoit que le plaisir caractérisât tout ce qui y favorise le jeu des fibres, & le mouvement des fluides.

Il y a une autre classe de sentimens agréables : ce sont ceux qui doivent naissance à notre façon de penser , & qui s'anéantissent par le changement seul de nos idées. Celui-ci n'aspire qu'à l'indépendance : celui-là consent à obéir pour pouvoir parvenir à commander : l'un ne se plaît qu'à grossir des trésors qui lui sont inutiles , l'autre qu'à dissiper des biens qui lui sont nécessaires. C'est principalement cette influence de nos pensées sur nos plaisirs qui caractérise l'espèce humaine.

Notre cœur se porte d'abord vers tous les sentimens particuliers qui nous sont agréables. Mais bien-tôt instruits par l'expérience qu'il y a des plaisirs qui marchent à la suite de la peine, & des peines qui marchent à la suite du plaisir, nous aspirons à la possession & des sentimens qui nous sont les plus précieux, & des qualités que nous estimons le plus.

Nous nous formons ainsi des idées de félicité & de perfection qui effacent à nos yeux tout autre bien. Le pouvoir d'appliquer à divers objets ces deux idées importantes nous devient souvent pernicieux; mais ce seroit être ennemi de l'homme, que de le rendre insensible aux impressions qu'elles font sur lui. Elles nous consolent dans nos disgraces, nous animent dans nos travaux, & jettent des fleurs sur les chemins qu'elles nous invitent de prendre. Nous leur devons les plaisirs les plus purs, tout ce qui fait la gloire & le bonheur de la société, les Arts, les Sciences, toutes les vertus: nous leur devons même jusqu'à notre conservation. Les animaux n'ont presque d'autre besoin que de saisir les alimens qui s'offrent à eux: l'homme naît dans l'indigence la plus complète, sans vêtement, sans asyle, & presque sans autre nourriture, que celle qui doit être le fruit de

de ses travaux. Sa ressource la plus certaine est de pouvoir, à la faveur de ses réflexions sur le passé, prendre des mesures pour l'avenir. Les idées de perfection & de bonheur sont les mobiles qui le déterminent à cette attention importante, & qui, en conséquence, développent toutes ses différentes facultés.

CHAPITRE IX.

Où l'on recherche pourquoi les loix du sentiment, étant les mêmes pour tous les hommes, il y a tant de différence dans les goûts.

Après avoir essayé d'exposer les loix du sentiment, observons-en l'un des effets les plus singuliers, dans la diversité des goûts, qui, néanmoins, leur doivent tous également la naissance. On diroit presque que pour les Peuples du

Nord, ou du Midi, pour ceux qui sont séparés par un bras de mer, ou par une chaîne de montagnes, que dis-je, pour des hommes nés dans l'enceinte d'une même famille, il y auroit des sources de plaisirs & d'agrémens toutes différentes, ce qui est pour les uns le charme des yeux, des oreilles, de l'esprit, en est pour d'autres le supplice.

La diversité des organes en est la principale cause : c'est ainsi que des fibres de l'œil tendres & délicates aiment mieux le violet que l'orangé : parce que, comme on le fait par les expériences de *M. Newton*, le violet est une couleur attachée à des rayons plus foibles : & l'orangé obtiendra, à son tour, la préférence, au jugement de ceux dont les fibres de l'œil sont plus fermes & plus solides.

Des sons rudes pour un Peuple délicat ne le sont point pour des Peuples grossiers : un homme dont parle *Pétrarque*,
que,

que, étoit moins charmé du chant des roffignols que d'un concert de grenouilles. Les fibres de son oreille étoient apparemment si compactes qu'une suite de cris perçans les ébranloit sans les fatiguer.

La Nature a peut-être plus diversifié les cerveaux que les organes des sens. Quelle différence entre le salpêtre d'une tête Indienne, & les glaces d'une tête Laponne ! L'impression du même objet ne doit pas être la même sur des substances si différentes. Aussi chez les Peuples du Midi la déclamation pour être agréable, doit-elle être bien plus animée que chez les Peuples du Nord, parce qu'elle doit y être assortie à un sentiment bien plus vif.

Les bornes ou l'étendue des connoissances sont encore des causes de la bizarrerie des goûts.

A la vûe du même objet les uns sont

uniquement frappés des agrémens réels qui y sont; d'autres se livrent à l'impref-
sion que fait sur eux la privation de quel-
ques beautés qui y manquent.

Les Egyptiens admiroient principale-
ment la grandeur dans les ouvrages de
l'Architecture; les Goths y recherchoient
la variété. Les grands Architectes n'ont
dédaigné aucun de ces agrémens; mais
ils ont sçu les concilier, & y joindre de
belles proportions.

Il en est de la Musique comme de l'Ar-
chitecture: ici l'on ne fait cas que d'une
composition hardie & savante; on n'esti-
me ailleurs qu'une imitation fidelle de la
nature. Le grand Musicien ne donne l'ex-
clusion à aucun de ces agrémens: il fait
dompter à propos les dissonances les plus
rebelles pour en tirer de l'harmonie; mais
il s'attache principalement à faire naître
des sentimens, & ne croit avoir atteint à
la perfection de son Art, que quand il a
sçu

çu en même tems, flatter l'oreille & maîtriser le cœur.

Heureuses les Nations où il s'éleve de ces hommes capables d'appercevoir & de saisir tous les différens genres de beautés, & de les assortir dans une juste proportion! On diroit presque qu'une main avare ne seme ces génies que de loin à loin dans le cours des siècles. Leurs ouvrages, qui doivent naissance à un goût exquis, le font naître, à leur tour, chez tout un Peuple : ils y deviennent des modèles de comparaison, & il arrive alors que ce qui avoit été un objet d'admiration s'efface, & perd tous ses charmes, suivant le Proverbe Italien : *Que l'ennemi mortel du bien, c'est le mieux.* Présentez une eau tiède à deux hommes dont l'un fera pénétré de chaud, & l'autre saisi de froid, la même eau paroîtra chaude à l'un, & froide à l'autre ; les loix du sentiment sont pourtant les mêmes pour

tous les deux; mais leurs modèles de comparaison sont différens ; l'un juge de la qualité de l'eau par le froid de sa main, & l'autre en juge par la chaleur de la sienne.

Au treizieme siècle les beaux Arts étoient entièrement anéantis dans l'Europe. Le Magistrat de Florence, comme nous l'apprend *Vasari* *, conçut le dessein de faire venir à grands fraix du fond de la Grèce, les Peintres les plus célèbres : leurs ouvrages étoient alors les chef-d'œuvres de l'Art. *Cimabué* devint leur disciple, & recueillit tous les foibles débris qui restoient de la succession des *Parrhasius* & des *Apelles*. Devenu bien-tôt supérieur à ses maîtres, il les effaça entièrement. On voit par *Le Dante* † qu'on ne doutoit point alors qu'il ne fût parvenu au sommet de son Art. Mais *Giotto*, élève de *Cimabué*, donna des preuves éclatantes, qu'on

* Tome I. p. 2. † 11^o. *Cant. del. purgat.*

qu'on pouvoit aller beaucoup plus loin que son maître , & ses ouvrages furent généralement admirés comme les ouvrages les plus parfaits ; * *Petrarque* , † *Le Dante* , & son ancien Commentateur en font d'illustres témoins. *Michel-Ange* & *Raphael* ont bien surpassé *Cimabué* & *Giotto* ; mais il y a lieu de croire que nous devons à ces deux premiers artistes leurs plus illustres Successeurs.

N'insultons point aux Peintres Chinois , ou Indiens. Des tableaux plus imparfaits que les leurs seroient peut-être encore les objets de notre admiration , si un hazard favorable n'eût pas fait naître en même-tems à Florence des Magistrats capables de former un grand dessein , & des artistes capables de mettre à profit les secours qui leur étoient offerts.

Une représentation grossière de quel-

F 5

que

* Testament , & cinquième Livre de ses Lettres.
† Le onzième Chant du Purgat.

que action de l'Ancien ou du Nouveau Testament, charmoit nos ancêtres qui ne connoissoient rien de mieux. Les Chinois eussent été alors fondés à leur reprocher leur manque de goût, & peut-être, à leur tour, auroient-ils essuyé avec justice un pareil reproche des admirateurs de *Lope de Vegue*, & de *Shakespear*. Mais tandis que les Chinois, les Espagnols, les Anglois admirent sur leur Théâtre des sentimens d'une grande noblesse, des scènes bien dialoguées, des mouvemens de l'ame fortement exprimés; ceux qui sont accoutumés aux ouvrages des *Sophocles* anciens & modernes, ne voient qu'avec peine des spectacles défectueux, où de grandes beautés de détail sont défigurées par l'irrégularité du tout dont elles font partie.

Indépendamment des lumieres de l'esprit, les dispositions du cœur suffisent pour jetter de la différence dans les gouts.

L'en-

L'envie; *Triste amante des morts*, hait les vivans, & dégrade les Artistes aux yeux les uns des autres. Au contraire n'est-on point rival de ses contemporains ou de ses compatriotes? On aime à les placer au sommet de la perfection, & l'on se flatte de partager avec eux les lauriers qu'on leur distribue.

L'ambition décide aussi quelquefois de la gloire des Artistes, & de celle de leurs ouvrages. Les Romains n'estimoient que les talens qui les mettoient à portée, soit de dominer dans leur République, soit de triompher des Peuples voisins : * & une idée de frivolité & de petitesse flétrissoit à leurs yeux les tableaux & les statues qui frappaient un Grec de l'admiration la plus vive. Tel est l'effet des passions qui remplissent l'ame : elles enlaidissent, & défigurent tout ce qui ne se rapporte pas à leur objet.

II

* *Cicer. 6. Ver.*



Il arrive même quelquefois que les principes de Religion influent sur le goût; les statues les plus parfaites ne sont pour un pieux Musulman que des idoles affreuses.

C H A P I T R E X.

Les Loix du sentiment sont l'ouvrage d'une Puissance intelligente & bienfaisante.

D'E's que l'on commença à étudier l'Anatomie, on s'apperçut que la grosseur de chaque muscle étoit proportionnée à la grosseur de l'os, auquel il s'attachoit. Quelques Anatomistes frappés de ce rapport, objectèrent aux Epicuriens, que si ç'eût été une Puissance aveugle, qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas si parfaitement assorti à la pesanteur de cha-
que

que os, la force du cordon destiné à le soutenir & à le mouvoir. Les Epicuriens repliquèrent, que ces cordons n'avoient point été différenciés par la Nature ; & que ceux qui faisoient le plus de mouvemens, devenoient les plus charnus, de même que les hommes qui font le plus d'exercice, deviennent les plus robustes ; unique, mais frivole retranchement de l'Athéisme. *Galien* * le foudroya aisément. Il démontra dans les enfans tirés du sein de leurs meres, ces mêmes proportions aussi marquées, que dans les Athlètes les plus vigoureux.

Les différentes espèces de sentimens agréables, nous fournissent une pareille preuve de l'existence de Dieu. Elles sont différenciées par des caractères naturels, dont il seroit absurde de faire honneur à une cause aveugle.

Pourquoi dans les productions de l'art,

* *Galen. De usu partium,*

la convenance des moyens avec leur fin, ne plaît-elle que quand on est instruit ? Et pourquoi s'annonce-t'elle dans la figure des hommes, des animaux, & des plantes, par un charme secret qui prévient toutes nos réflexions ? Croirons-nous que l'Auteur de la Nature ignore ce que lui-même nous révèle ? Et refuserons-nous de l'intelligence à l'Architecte de l'Univers, qui par les agrémens, comme par autant de caractères qu'a gravés sa main bienfaisante, nous instruit des rapports secrets qu'ont avec nous les différentes parties de ses ouvrages ?

Ces caractères sont plus ou moins marqués, suivant l'importance de ce qu'ils nous annoncent. De tous les objets qui s'offrent aux sens, il n'en est point qui nous frappe plus agréablement qu'un beau visage. Mais les traits les plus réguliers sont moins touchans que les graces de l'esprit, qui sont effacées à leur tour par les

les sentimens & par les actions qui annoncent de l'élévation dans l'ame & dans le courage.

La beauté du corps a l'avantage d'être toujours présente à nos yeux, & celle de l'esprit & de l'ame ne se montre que par reprise. Mais toutes les fois que ces différens objets s'offrent à nous, & que la passion ne trouble point notre vûe, leur agrément naturel se regle toujours suivant l'ordre que je viens d'exposer. Et c'est ainsi que la Nature nous apprend ce que l'expérience confirme : que la beauté de l'esprit donne plus de droit à la félicité que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame. Il arrive quelquefois par nos dispositions particulières, que la beauté du corps fait sur nous une impression plus vive que celle de l'esprit ou de l'ame, elle devient alors un attrait qui nous invite à nous procurer une sorte d'immortalité : la conservation de l'es-

pece

pece étoit pour l'Auteur de la Nature un objet plus digne de ses attentions que l'avantage personnel de l'individu.

La même sagesse qui a différencié la beauté du corps, de l'esprit & de l'ame, a différencié aussi leurs mouvemens; ceux de l'esprit, plus agréables que ceux du corps, le sont moins que ceux de l'ame.

Voici une autre différence entre les plaisirs, qui annonce encore bien hautement une Puissance intelligente. La vapeur des parfums, les spectacles de l'Architecture, de la Peinture, & de la Déclamation, les charmes de la Musique, de la Poësie, de la Géométrie, de l'Histoire, d'une Société choisie, tous ces biens sont naturellement tels que leur jouissance est plaisir, & que leur privation n'est point douleur. Ce ne sont point des secours qui soulagent notre indigence; ce sont des graces qui nous enrichissent

sent & augmentent notre bonheur. Combien de gens les connoissent peu, & jouissent pourtant d'une vie douce ! Ceux mêmes qui y sont le plus sensibles, peuvent les perdre, s'ils sçavent les remplacer. Il n'en est pas ainsi de quelques autres sortes de sentimens agréables. La loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir, ne se borne point à récompenser notre docilité ; elle punit notre désobéissance. L'Auteur de la Nature ne s'est pas reposé sur le plaisir seul, du soin de nous convier à notre conservation ; il nous y porte par un ressort encore plus puissant, par la douleur.

Son attention bienfaisante se marque jusques dans la différence de la durée des divers sentimens : ceux de la vûe, de l'ouïe, de l'esprit, du cœur, ceux qui accompagnent une occupation modérée semblent toujours s'offrir à nous : ils remplissent le vuide de la vie, sans donner

atteinte à la santé. Il n'en est pas de même, par exemple, du plaisir attaché à la nourriture. Si sa durée se fut étendue au-delà du besoin, un usage immodéré des alimens les plus sains, les auroit bien-tôt changés en de mortels poisons.

De tous les plaisirs, il n'en est guères d'aussi remarquables que ceux d'un enfant nouvellement né. Comment réussira-t'on à le nourrir? En vain la Nature lui a-t-elle préparé dans le sein de sa mère l'aliment qui lui convient: par quelle voie l'engagera-t'on à exprimer cette précieuse liqueur? Cet enfant, incapable encore de tout autre exercice de ses différentes facultés, se plaît à remuer ses lèvres & ses joues, de la façon qui peut faire passer dans sa bouche le lait qui lui est offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture, il y trouve un nouveau motif de réitérer les mêmes mouvemens. Il passe

se ainsi les premiers tems de sa vie, ou à dormir, ou à goûter les seuls plaisirs qu'il puisse ressentir : & cet être informe, qui sembloit ne pouvoir vivre que pour la douleur, ne vit en effet que pour une suite de sensations agréables.

L'Auteur de nos biens l'est aussi de nos maux : & sur ce fondement, quelques Philosophes, comme pour s'en venger, l'ont dégradé du titre d'intelligent, & relégué parmi les causes aveugles. M. Bayle s'est signalé parmi eux. Voici le précis de sa doctrine.

„ Si c'étoit une souveraine Intelligen-
 „ ce qui eût établi les loix du sentiment,
 „ ce n'auroit certainement été que pour
 „ combler toutes ses créatures de tout le
 „ bonheur dont elles sont susceptibles.
 „ Elle auroit donc entièrement banni de
 „ l'Univers tous les sentimens doulou-
 „ reux, & sur-tout, ceux qui nous font
 „ inutiles. A quoi servent les douleurs

„ d'un homme, dont les maux sont incurables, ou les douleurs d'une femme qui accouche dans les déserts?

Telle est la fameuse objection que *M. Bayle* a étendue & répétée dans ses écrits, en cent façons différentes. Et quoiqu'elle fût presque aussi ancienne que la douleur l'est dans le monde, il a sçu l'armer de tant de comparaisons éblouissantes, que les Philosophes & les Théologiens en ont été effrayés, comme d'un monstre nouveau. Les uns ont appelé la Métaphysique à leur secours; d'autres se sont sauvés dans l'immensité des Cieux, & pour nous consoler de nos maux, nous ont montré une infinité de Mondes peuplés d'habitans heureux. Je n'aurai recours ici à aucune supposition. Je me bornerai à tirer de l'objection même, une preuve du dogme qu'on attaque, sans employer d'autres réflexions que celles qui s'offrent à l'attention la plus légère.

La

La plupart des Philosophes, au lieu de former leurs idées sur les êtres, ont façonné les êtres sur leurs idées. Du fond de leur cabinet, ils ont pénétré les recoins les plus cachés de la Nature; & semblables en quelque sorte au Héros de *Cervantes*, les yeux bandés, & assis sur un cheval de bois, ils ont parcouru tout l'Univers, déterminé la nature de tous les êtres, & marqué à chacun d'eux leurs fonctions.

M. *Bayle* a suivi cette manière de philosopher. Il abuse de quelques expressions théologiques, pour ne reconnoître en Dieu d'autre fonction que celle de rendre toutes ses créatures parfaitement heureuses; & après s'être taillé une idole, que la Nature & la Religion défavouënt, il n'a pas de peine à détruire l'ouvrage de ses mains. La Théologie naturelle est une branche de la Physique. Si nous voulons nous y garantir de l'illusion, faisons-

y usage de la méthode qu'on emploie avec succès dans les sciences du même ordre : interrogeons la Nature par nos observations : formons sur ses réponses nos idées, suivons-en exactement le fil, & arrêtons-nous dès qu'il nous manquera.

On peut former sur l'Auteur des loix du sentiment, deux questions totalement différentes : Est-il intelligent ? Est-il bien-faisant ? Confondre dans un seul examen ces deux objets, ou nier qu'un Etre fût intelligent, parce qu'il ne seroit pas bien-faisant au gré de nos desirs, ce seroit violer les premières loix de l'art de penser. Séparons donc ces deux questions, & commençons par l'éclaircissement de la première.

L'expérience nous apprend qu'il y a des causes aveugles, c'est-à-dire, qui ne se proposent aucun dessein, & qu'il en est d'intelligentes, c'est-à-dire, qui rapportent à une fin les différentes parties de leurs

leurs ouvrages. On les discerne par la nature de leurs productions : & le juste rapport des moyens à une fin marquée, est comme le sceau de la cause intelligente. Or ce juste rapport brille dans les loix du sentiment. La douleur & le plaisir se rapportent également à notre conservation. Si le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur nous instruit de ce qui nous est nuisible. C'est une impression agréable, qui caractérise les alimens qui sont de nature à se changer en notre propre substance ; & c'est la faim & la soif qui nous avertissent que la transpiration & le mouvement nous ont enlevé une partie de nous-mêmes, & qu'il seroit dangereux de différer plus long-tems à reparer cette perte. Supposons un moment qu'aucun sentiment désagréable ne nous avertit plus des maux présens ou à venir ; nous nous appercevrons bien-tôt que la douleur ne seroit

anéantie dans l'Univers, que pour faire place à la mort, qui, pour détruire toutes les espèces d'animaux, s'armeroit également contre eux, & de leurs maux & de leurs biens.

Des nerfs sont répandus dans toute l'étendue du corps pour nous instruire de ce qui y est favorable ou nuisible : & le sentiment douloureux est proportionné à la force qui les déchire ; afin qu'à proportion que le mal est plus grand, on se hâte davantage d'en repousser la cause, ou d'en chercher le remède.

Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte ; rien de ce qui est autour de nous, ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement. Les loix du mouvement reglent la succession des changemens qui arrivent dans les corps, & portent quelquefois la pluie sur des rochers,

ou

ou sur des terres stériles. Les loix du sentiment régulent de même la succession des changemens qui arrivent dans les Etres animés; & des douleurs, qui nous paroissent inutiles, en sont quelquefois une suite nécessaire, par les circonstances de notre situation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers, est un bien moindre inconvénient, que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laissé subsister aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes & des animaux.

L'objet de ces loix générales n'est point du tout d'immortaliser les individus: c'est uniquement de conserver les especes. Or il est évident que les loix du sentiment de même que celles du mouvement, sont parfaitement assorties à cette conservation. Celles du mouvement fournissent dans toute l'étendue des lieux & des tems à

toutes les especes d'animaux, ce qui leur est nécessaire ou utile : & celles du sentiment leur indiquent ce qui leur est convenable, & les invitent à en faire la recherche : elles les instruisent de ce qui leur est contraire, & les forcent de s'en éloigner ou de les repousser.

Quelle profondeur d'intelligence dans l'Auteur de la Nature, qui par des ressorts si simples & si féconds, varie à chaque instant la scène de l'Univers, & la conserve toujours la même !

Non-seulement les loix du sentiment se joignent à tout l'Univers pour déposer en faveur d'une cause intelligente ; je dis plus, elles annoncent un Législateur bienfaisant.

La bonté se caractérise, principalement par l'attention à procurer aux autres, non-seulement le nécessaire, mais encore l'utile, & l'agréable. Or cette attention se montre avec éclat dans les loix du sentiment.

Quand

Quand pour ranimer ma main engourdie par le froid, je l'approche trop près du feu, une douleur vive la repousse. Tous les jours je dois à de pareils avertissemens la conservation, tantôt d'une partie de moi-même, tantôt d'une autre.

Mais si je n'approche du feu qu'à une distance convenable, je sens alors une chaleur douce : & c'est ainsi qu'aussi-tôt que les impressions des objets, ou les exercices de nos diverses facultés, sont tant-foit peu de nature à favoriser la durée de notre être ou sa perfection, notre Auteur y a libéralement attaché du plaisir. J'appelle ici à témoin de cette profusion de sentimens agréables, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tous les objets de la vie ; la Musique, la Danse, la Poësie, l'Eloquence, l'Histoire, la Géométrie, toutes les Sciences, toutes les occupations, tous les jeux, l'amitié, la tendresse, enfin tous les mouvemens du corps, de l'esprit

prit & du cœur. Telle est la bonté de Dieu: il semble avoir prodigué toutes les sortes de plaisirs & d'agrémens qui ont pû être marquées du sceau de sa sagesse.

Je ne m'arrêterai point ici à combattre les deux principes des Manichéens, dont l'un distribuoit le plaisir, & l'autre la douleur. *M. Bayle* a paru vouloir relever ce système écroulé depuis tant de siècles. Mais il ne se servoit apparemment de ces ruïnes, que comme on se sert à la guerre d'une mazure dont on essaie de se couvrir pour quelques momens. Il n'étoit point assez superstitieux, pour être tenté de croire en deux Divinités. Quoi qu'il en soit, je me contenterai d'observer, que puisque la distribution du plaisir, & celle de la douleur, entrent également dans la même unité de dessein, elles n'annoncent point deux Intelligences essentiellement ennemies.

CHA

CHAPITRE XI.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement de
nos devoirs envers Dieu.*

ON a dit de l'admiration, qu'elle étoit fille de l'ignorance; mais lorsqu'après avoir observé les ouvrages de l'Auteur de la Nature, on voit briller partout un art infini, plus on fait, & plus on admire.

Si Dieu mérite toute notre admiration à titre d'intelligence infinie; il ne mérite pas moins notre reconnoissance, notre confiance & notre amour à titre d'intelligence bienfaisante.

Epicure, en combattant le dogme de l'existence de Dieu, se félicitoit d'annéantir une Puissance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée injuste d'un Etre, qui, en nous don-

donnant des goûts, nous présente de toute part des sentimens agréables; qui, en nous composant de diverses facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune, dont l'exercice ne fût un plaisir tendant à notre conservation? Les biens qui s'offrent à nous, seront-ils donc empoisonnés par l'idée, que ce sont des presens d'une Intelligence souveraine? Et n'en doivent-ils pas plutôt recevoir un nouveau prix, puisque ce sont des gages de sa bonté?

Enfin la Puissance de Dieu, sa sagesse & sa bonté, sont autant de titres, qui exigent de nous une parfaite soumission dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il nous prive, dans les loix qu'il nous impose.

Nous revolterons-nous contre une Puissance infinie? N'ajoutons point à nos maux de vains & pénibles efforts contre une main toute-puissante.

Placés dans l'Univers, comme dans le
jar-

Jardin de nos premiers pères, si l'usage d'un fruit nous est interdit, n'en acceptons pas avec moins de reconnaissance ceux qui semblent à l'envi se présenter à nous. Jouissons de ce qui nous est offert, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Le desir se nourrit d'espérance, & s'éteint par l'impossibilité d'atteindre à son objet. Qui est-ce en Europe, qui se trouve à plaindre de n'être pas assis sur le trône du Mogol? N'ayons donc ni desir, ni inquiétude, ni chagrin, sur ce qui n'entre point dans la chaîne des biens qui nous sont destinés; & regardons-en l'acquisition, comme aussi impossible que celle de l'Asie. En nous soumettant respectueusement à la toute-puissance de notre Auteur, nous avons la satisfaction de savoir, qu'admis à ses conseils, nous applaudirions aux motifs de ses loix, & aux raisons de sa conduite.

L'U-

L'Univers n'est pour *Epicure*, & pour *Spinoza*, qu'un assemblage informe des ouvrages d'une cause aveugle ; mais pour des hommes parfaitement vertueux, c'est un Temple auguste qu'habite un Dieu bienfaisant, qui veut bien leur faire part d'une partie de ses desseins, & étaler à leurs yeux les merveilles de sa sagesse, qui leur donne avec profusion le nécessaire, l'utile & l'agréable ; & qui ajoute à tous les biens dont il les comble, la perspective d'une félicité aussi durable que lui-même.

Ne desirons donc point nous affranchir de nos devoirs envers Dieu : le plaisir les accompagne, puisqu'il est inséparable de tout mouvement d'admiration, de reconnaissance, d'espérance & d'amour, & qu'il l'est d'autant plus, qu'il est fondé sur de plus justes titres.

CHAPITRE XII.

Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous mêmes.

Les devoirs que la Philosophie morale nous prescrit à notre égard se réduisent à savoir apprécier les biens qui s'offrent à nous , & à soutenir nos maux avec courage.

Il y a eu une secte de Philosophes qui sembloient vouloir anéantir tous les biens agréables. Leurs Ecoles ne retentissoient que de l'austère leçon , *Abstenez-vous des plaisirs.* Mais quoi ? la nécessité même ne nous impose-t'elle pas la loi d'en faire usage, soit que nous repoussions la faim & la soif par des alimens sains , ou que nous ouvrons les yeux & les oreilles, que nous sachions nous occuper , ou nous amuser à propos, que nous jouissions de

H

la

la solitude, ou de la société? Tous ces biens, inséparables de la vie, seront-ils l'objet de nos dédains, plutôt que de notre reconnoissance?

Je dis plus; le plaisir naît du sein même de la Vertu. Une satisfaction secrète accompagne toujours des occupations convenables à ses talens, & à son état : Les délassemens ne sont jamais plus agréables, que quand ils ont été mérités par le travail, & qu'un usage modéré en prévient le dégoût. De tous les tableaux que nous offrent l'Histoire & la Tragédie, il n'en est point de plus charmans, que ceux où la beauté de l'ame brille dans tout son jour. L'amitié qu'enfante la vertu, donne naissance aux plaisirs les plus délicats; & de tous les commerces que forme la tendresse, en seroit-il aucun plus délicieux, que celui qui faisant trouver ce qu'on doit aimer dans ce qu'on aime, concilieroit tous les goûts, affer-

affortiroit toutes les vûes, & confondroit tous les intérêts?

La vertu ne donne donc point l'exclusion aux biens agréables: mais elle est attentive à donner la préférence à ceux qui la méritent. Et d'abord se présente ici une question importante, qui, bien avant la naissance d'*Epicure* & de *Platon*, a partagé le genre humain en deux Sectes différentes: Les plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame?

Pour en juger, imaginons-les entièrement séparés les uns des autres, & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un Etre insensible à ceux de l'esprit, goûte ceux du corps dans toute sa durée; mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il sentira, & que renfermé, pour ainsi dire, dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveu-

gle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les plaisirs des sens, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur; s'il est seul, que l'Histoire, la Géométrie, les belles Lettres, étalent à ses yeux toute la richesse de leurs spectacles, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit: s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves sans cesse renaissantes, de la grandeur & de la beauté de son ame: & que dans le fond de son cœur, sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrète, que rien ne puisse altérer.

Il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui, placés entre ces deux états
de

de bonheur, préférassent, pour me servir de l'expression de *Socrate*, au sort d'un Dieu, la félicité d'une huitre.

Les plaisirs du corps ne sont jamais plus vifs, que quand ils sont des remèdes à la douleur. C'est le degré de la soif qui détermine le degré du plaisir qu'on ressent à l'éteindre. *Socrate*, qui dans ses tableaux s'attachoit plus à la fidélité du portrait, qu'à la noblesse de l'image, comparoit ces sensations à celle de la gratelle : le mes-aïse les précède, les accompagne, & en s'évanouissant les emporte avec lui. La plupart des plaisirs du cœur & de l'esprit ne sont point altérés par ce mélange impur de la douleur.

Il y a plus ; tout ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'esprit & du cœur : sans leur secours, elle devient bien-tôt fade & insipide.

Enfin, les plaisirs du corps n'ont guères de durée, que ce qu'ils en emprun-

tent d'un besoin passager; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des principes de douleur. Les plaisirs de l'esprit & du cœur leur sont donc fort supérieurs, n'eussent-ils même sur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi toutes les différentes sortes de plaisirs, soit de l'esprit, soit du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence? Il me semble que le suffrage de tous les hommes l'adjuge à ceux qui flattent notre amour propre. Pourquoi est-on plus offensé du mépris que de la haine? C'est qu'il est plus douloureux de douter de sa perfection, que d'être menacé de la perte de tout autre bien.

Un Comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'assez justes mesures, quand on vouloit s'assurer d'un prisonnier: Que n'en confie-t'on la garde au plaisir? Que ne l'enchaîne-t-on par les délices? *Plaute*

&

& l'*Arioste* ont adopté cette plaisanterie. Mais tous ces Poètes auroient peu connu le cœur humain , s'ils eussent cru sérieusement que jamais leur captif n'auroit brisé ses chaînes. Il n'eût pas été nécessaire pour l'y déterminer , de faire briller à ses yeux tout l'éclat de la gloire. Qu'il se fût trouvé méprisable dans sa prison , ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes , il eût bien-tôt été tenté de préférer un péril illustre à une volupté honteuse. Et c'est de quoi l'Europe entière nous fournit presque tous les ans des preuves éclatantes. Combien d'hommes, qui vivoient tranquillement dans le sein du plaisir , en sortent pour vivre dans les dangers & les fatigues de la guerre ? La gloire a plus d'attraits pour quelques-uns d'eux que la volupté ; tous craignent moins la douleur & la mort , que le mépris.

C'est l'idée de la perfection , qui , de-

puis plus de deux mille ans, rend les Indiennes insensibles à l'horreur de se brûler vives. Elle a précipité dans le sein de la mort, des hommes charmés de vivre à ce prix dans le cœur & dans la mémoire des autres hommes. C'est une sorte d'idole, à qui, pour effacer une insulte reçue, l'on sacrifie tous les jours sa patrie, son repos, les plus grands établissemens & la vie même. Enfin l'Amour, qui semble ne vivre que par les sens, doit ses plaisirs les plus doux à des idées flatteuses.

Tout ce qui nous flatte n'est pas d'un égal prix. Aspirer à être estimé des autres hommes, sans l'être de soi-même, c'est consentir à être malade pourvu qu'on paroisse sain. La Nature ne se repose pas sur notre raison du soin de nous annoncer cette importante vérité ; & quoiqu'elle répande de l'agrément sur les marques d'estime qu'on nous donne, elle attache ce-
pen-

pendant une espèce de flétrissure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle est ici en contradiction avec elle-même ? Pourquoi proscriit-elle par le ridicule une recherche qu'elle semble autoriser par le plaisir ? Au lieu de censurer sa conduite, admirons sa sagesse. Elle nous apprend par la voix secrète du sentiment, que la considération publique est une sorte de récompense de la vertu ; mais qu'elle n'en doit pas être le motif. C'est en effet ne pas s'estimer assez soi-même, que d'être trop avide de l'estime d'autrui. Recherchons par préférence l'approbation d'une conscience éclairée, que la haine & la calomnie ne peuvent nous enlever, que fuit tôt ou tard l'estime des autres hommes, & qu'accompagne toujours l'approbation de Dieu même.

Ne nous laissons donc pas éblouir par ce qui ne nous flatte qu'à la faveur d'un jugement faux. Voyez-vous cet homme

H 5 plon-

plongé dans la mélancolie? Il mesuroit sa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à sa suite, & dont il grossissoit son être. Un revers de fortune lui retranche la moitié de ce cortège nombreux : insensible à tous les biens qui lui restent, il est malheureux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile. Cet autre homme, dans le sein de l'opulence & de la grandeur, est saisi de rage & de désespoir ; il jugeoit de son excellence par la tendresse d'une femme, par la faveur d'un Prince ; ce qui le flattoit lui est enlevé, & laisse dans son cœur un vuide, dont l'horreur se répand sur tous les biens qui l'environnent.

Il est vrai que des fantômes de perfection, font quelquefois sortir d'une imagination enchantée par l'ambition ou par l'amour un éclair de plaisir bien plus vif, que n'est la joie douce & durable qui accompagne la raison ; mais ce sentiment
pas-

passager est de la nature de ceux qui rendent le boire plus agréable dans la fièvre que dans la santé ; il suppose une maladie de l'ame, d'où naissent l'inquiétude dans la recherche, le dégoût dans la jouissance, le désespoir dans la privation.

Ce n'est pas seulement dans des preuves réelles de perfection, qu'on peut trouver une source de félicité ; c'est encore dans la nature même de ses occupations.

Mais parmi les occupations agréables qui s'offrent à nous, nous livrerons-nous sans mesure à celles qui le sont davantage ? Les mêmes sensations trop continuées émousseront bien-tôt le sentiment ; le dégoût & l'ennui sortiront du sein même de la volupté, & couvriront d'un masque hideux ce qui nous charmoit. Comment nous défendre contre des ennemis si redoutables ? On ne le peut qu'en se ménageant une suite d'occupations assez

va-

variées, pour que des privations passagères rendent aux différens objets de nos goûts une fleur de nouveauté. Les plaisirs de l'esprit & ceux du corps, le repos & le mouvement, la solitude & la société, les délassemens & les occupations sérieuses, tous ces différens biens se prêtent de nouveaux charmes en se succédant ; & leur variété dans la vie, fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie.

Nous portons dans nos différentes facultés, une infinité de germes précieux, que le défaut de culture laisse périr. C'est à l'étude des sciences & des arts à les faire éclore. Plus elle en développe, & plus elle nous fournit, non-seulement de préservatifs contre les passions, mais encore de ressources pour l'agrément de la vie.

Un grand Poëte a feint que *Jupiter* avoit ouvert au pied de son trône deux
fon-

fontaines, l'une du plaisir, l'autre de la douleur; qu'il mêloit à son gré ces liqueurs contraires, & décidoit du bonheur ou de l'infortune de chaque homme par le mélange fatal qu'il en verfoit fur lui. Ne pourroit-on pas appliquer cette même image aux différentes espèces de sentimens agréables? L'idée de notre perfection, & l'exercice fucceffif de nos différentes facultés, font comme deux sources toujours ouvertes de plaisirs différens. Une intelligence bien-faisante mêle par portions égales ces deux précieuses liqueurs en faveur de l'homme fage, & les verse incessamment fur lui.

Ne plaçons donc pas le fouverain bien dans l'opulence, ni dans la grandeur. Il n'est point d'état où l'on ne puiſſe faire de ſa vie un tiffu de ſentimens agréables, dès qu'on peut ſ'y procurer une fuite d'occupations vertueuſes, qui exercent nos puiſſances ſans les fatiguer. Ceux-

là seuls sont heureux en possédant les faveurs de la fortune, qui pourroient être heureux sans les posséder. En effet, il n'y a de bonheur solide, que pour celui, qui, renfermant ses desirs dans le cercle des besoins réels, & des biens qui sont à sa portée, se fait de cette enceinte, comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin. Dès que le cœur passe cette ligne marquée par la Nature, il se perd dans un champ immense, où la fortune se joue de lui par les spectres brillans qu'elle lui offre, & où il cherche en vain des bornes qui puissent arrêter la violence de ses mouvemens.

La santé, l'appetit, la force du corps, semblent être le partage de l'indigence; les plaisirs de l'esprit, de l'amitié, de la tendresse, la tranquillité de l'ame, la joie, la satisfaction intérieure, se trouvent aussi souvent à la suite d'une médiocre fortune, que dans le cortège des Rois.

Quels

Quels sont donc les avantages privilégiés de l'opulence & de la grandeur? C'est de flatter l'amour propre, par l'étendue des bâtimens, par la richesse des meubles & des équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut sans doute être heureux en usant de ces biens; mais on est à plaindre, si l'on a besoin de ces témoignages trompeurs de perfection. Il en est, ce me semble, comme des parfums & des concerts: il est agréable d'en jouir; il est bien malheureux de ne pouvoir en soutenir la privation.

Non-seulement la sagesse écarte loin de nous le chagrin; elle garantit même de la douleur, qui, dans les tempéramens bien conformés, ne doit guères sa naissance qu'aux excès; & lorsqu'elle ne peut la prévenir, elle en émousse du moins l'impression, toujours d'autant plus forte qu'on y oppose moins de courage. Un

Ca-

Capitaine Grec , fameux par la plus belle de toutes les retraites * nous assure que la même fatigue n'est pas aussi pesante pour le General que pour le Soldat ; la vanité du Général porte la moitié d'un fardeau que le soldat porte tout seul. Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques, marquent de la gaieté dans le sein des douleurs les plus vives ; ils maîtrisent leur attention au point de la détourner du sentiment qui les blesse, & de la fixer sur une idée qui les flatte. Seroit-il impossible que la raison & la vertu apprissent de l'ambition & du préjugé à affoiblir aussi l'impression de la douleur par d'heureuses diversions ?

* Xenophon.

C H A-

CHAPITRE XIII.

*Du plaisir attaché à l'accomplissement de
nos devoirs envers les autres
hommes.*

IL y a deux sortes de maximes; dont l'observation importe au bonheur du genre humain: les unes sont comme les loix fondamentales de la Société; leur infraction générale seroit le malheur commun de tous les hommes; telles sont celles qui composent le Code de toutes les Nations: Ne faites tort à personne, & remplissez les engagements que vous avez contractés. C'est être injuste, c'est se déclarer ennemi de tous ses semblables, que d'enfreindre ces règles, à moins que l'intérêt public n'en prononce la dispense.

Il y a d'autres maximes qui sont moins

la base de la société, qu'elles n'en feroient l'ornement : elles ne sont pas absolument nécessaires pour la maintenir, mais elles lui procureroient toute la perfection dont elle est susceptible. Telles sont celles qui prescrivent de secourir les autres hommes dans leurs besoins, & de contribuer, autant qu'il est en nous, à leur bonheur. Observer ces regles, c'est être bienfaisant, c'est devenir en quelque sorte le Dieu tuteur de ses semblables.

Ces différentes maximes sont comprises dans le précepte de l'Evangile : Aimez les autres hommes comme vous-mêmes ; c'est-à-dire, soyez justes & bienfaisans. Or ce que la morale nous ordonne, la Théorie des sentimens nous le conseille.

L'injustice n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes ; c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans son sein. Elle prend naissance dans l'avidité des richesses

ses ou des honneurs, & en fait sortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuste se flatte-t-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu, il devrait toujours se trouver à plaindre de placer sa perfection, ou son bonheur, dans une possession chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune.

Non-seulement l'orgueil & l'intérêt asservissent notre bonheur à des Puissances étrangères, mais encore en faisant une guerre secrète à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les semences d'une haine générale, & y affoiblissent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, est-on affranchi de ces passions injustes? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on envisage les Héros d'une Tragédie; le cœur fait pour aimer, se porte

alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrète dès que la bienveillance y domine, que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur ; notre bonheur sera toujours d'autant plus complet & plus solide, que notre façon de vivre sera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'habitude de justice & de bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent.

L'Auteur de la Nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé par rapport aux autres hommes, deux desirs différens ;

rens ; celui d'en être craint , & celui d'en être aimé.

Dans l'état qui a précédé l'établissement des Loix civiles , il étoit plus important , & par conséquent plus agréable d'être craint , que d'être aimé ; parce que contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous , la crainte est une barrière plus puissante que la reconnaissance. Aussi pour les Souverains , qui sont dans cet état les uns par rapport aux autres , est-il souvent moins flatteur d'être aimé des Puissances voisines que d'en être respecté. Il n'en est pas ainsi des particuliers. Les Loix veillent à la conservation de leurs biens , de leur honneur , de leur personne. A quoi leur est-il utile d'être craint ? Mais il leur est important , & par conséquent agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent , souvent des services essentiels , & toujours une suite continuë de

démonstrations d'estime & d'amitié plus flatteuses pour l'ordinaire que les services mêmes. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adressoit la plus agréable de toutes les musiques ; on peut dire de même qu'il n'est point de spectacle plus doux que celui de se voir aimé.

Or ce spectacle flatteur, c'est à la justice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injustice ne peuvent se montrer sans devenir ou l'objet du mépris, s'ils sont accompagnés de faiblesse, ou l'objet de la haine, s'ils sont joints à la puissance. Ils établissent notre félicité sur les ruines de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien personnel, leur bien commun. Jugeons-en par l'intérêt qu'on prend aux hommes vertueux, que la Tragédie fait revivre sur nos Théâtres.

Il est vrai que le masque de la vertu produiroit cet effet, aussi-bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'amour ; il est presque impossible de réussir long-tems à la montrer où elle n'est pas : le vrai moyen de paroître juste & bienfaisant , c'est de l'être.

Imaginons présentement un homme qui , haï de tous ceux qui le connoissent, les haïsse à son tour. Tous les objets qui s'offriront à ses yeux , seront affligeans ; tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur , seront douloureux. Tel est apparemment l'état de ces hommes infortunés , dont le cœur est livré dans les Enfers à l'habitude de haine & d'injustice , qui a fait ici bas leur crime, & commencé leur supplice.

Imaginons au contraire un homme juste & bienfaisant , qui aimé & estimé de tous ceux qui l'environnent, ne vive que

pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offrent à ses yeux, lui seront agréables. Tous les mouvemens qui s'élèveront dans son cœur, seront des plaisirs. Tel est sans doute l'état de ces hommes heureux , dont le cœur est livré dans le Ciel à l'habitude de bienveillance, qui a fait ici bas leur vertu, & commencé leur récompense.

Rien de plus rare sur la terre, qu'un homme parfaitement injuste ou parfaitement bienfaisant. Entre ces deux extrêmes est une Mer immense où flottent la plupart des hommes. On approche d'autant plus le comble du malheur que le cœur est plus livré à la haine ; & plus il l'est à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entreprise est sans doute difficile. Quoi néanmoins de plus

plus nécessaire que d'être heureux? Et peut-on l'être, si on ouvre son cœur à la haine? Soyons aussi ingénieux à la proscrire, qu'on l'est pour l'ordinaire à la justifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée sur de bonnes raisons, pourquoi les haïr, puisqu'ils sont tels que nous eussions cru devoir être en pareilles circonstances? Si c'est injustement qu'ils nous attaquent, ils sont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce sont des malades, qui dans leur fièvre chaude croient se guérir en blessant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur; mais ne nous en punifions point nous-mêmes, par des mouvemens qui portent le trouble dans notre ame.

Outre les sentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui résultent des circonstances où Dieu nous a placés. Ils se réduisent

à nous conduire envers nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire désirer à tous ceux qui sont dans de pareilles circonstances, qu'on ait à leur égard une pareille conduite. L'exactitude à remplir ces devoirs est donc de nature à nous assurer l'estime, l'affection & la confiance de tous ceux qui nous environnent, & à reproduire en nous, par un contre-coup heureux, des sentimens de bienveillance.

De tous les devoirs que nous imposent nos différentes liaisons, il n'en est point qui paroissent plus au-dessus de la nature humaine, que ceux de la parfaite amitié. Elle nous ordonne de renoncer en faveur de notre ami à nos intérêts les plus chers, & nous le fait envisager comme la portion de nous-mêmes la plus précieuse. Il n'est point de source plus féconde de sentimens agréables, que l'accomplissement de ces devoirs qui paroissent

sent si austères; & sentir qu'on en est capable, est déjà un plaisir bien délicat.

Il y a eu des Ecrivains célèbres, qui ont soutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gagner; & que c'étoit une extension de nous mêmes, qui nous exposoit à la misère non-seulement en notre propre personne, mais aussi en celle d'autrui. Il me semble que penser ainsi, c'est ignorer la puissance de l'amour. Telle en est la vertu: que par l'intérêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens se multiplient, leurs maux semblent s'anéantir; & jusques dans leur tristesse mutuelle il regne une sorte de douceur, qu'ils n'échangeroient pas contre les plaisirs les plus vifs.

Mais s'il est vrai que c'est à la bienveillance qu'il appartient de rendre les hommes heureux; par quel prodige semblent-ils tous, comme de concert, se livrer à l'injustice, & à la haine? La principa-

cipale cause de ce désordre, c'est l'impression que font sur nous la richesse, & la grandeur. A des traits brillans qui cachent souvent une misère réelle, nous croyons reconnoître la félicité suprême; & au lieu d'exercer nos facultés, & de nous conduire envers les autres de façon à faire naître en nous des sentimens auxquels la Nature a réellement attaché le bonheur, nous brûlons d'acquérir sans bornes & sans mesure, des biens que la seule façon de penser rend nécessaires; nous immolons à ces desirs démesurés tout ce qui y fait obstacle. Il n'en est pas ainsi des Peuples chez qui l'égalité des richesses & des conditions a fermé l'entrée à l'ambition, & à l'avarice. On fait par toutes les relations, que c'est parmi eux une qualité populaire d'être bienfaisant envers ceux qu'on n'envisage point comme ses ennemis.

C H A-

CHAPITRE XIV.

Du bonheur attaché à la vertu.

JE rassemblerai ici sous un même point de vûe toutes les différentes especes de plaisirs qui accompagnent la vertu.

Nous avons dans *Sextus Empiricus* l'extrait d'un ouvrage de *Crantor* sur la prééminence des différens biens. Ce Philosophe célèbre feignoit qu'à l'exemple des Déeses qui avoient soumis leur beauté au jugement de *Pâris*, les divinités qui président à la richesse, à la volupté, à la santé & à la vertu, s'étoient présentées à tous les Grecs rassemblés aux jeux Olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le degré de leur influence sur le bonheur des hommes. La Riches-

se étala sa magnificence, & commençoit à éblouir les yeux de ses Juges, quand la Volupté representa que l'unique mérite des Richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit à son tour obtenir le premier rang. La Santé le lui contesta: sans elle la douleur prend bien-tôt la place de la joye. Enfin, la Vertu termina la dispute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le sein de la richesse, du plaisir & de la santé, l'on feroit bien-tôt, sans le secours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé, le second à la santé, le troisième au plaisir, le quatrième à la richesse.

C'est bien dégrader, ce me semble, la vertu, que de lui donner pour principale fonction celle d'être la garde de ses rivales; & l'on peut fonder sa prééminence sur des titres plus nobles.

La richesse, le plaisir, la santé, deviennent

ient des maux pour qui ne fait pas en user. La sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puisqu'avec elle les maux deviennent souvent des biens, & que sans elle les biens deviennent toujours des maux. Elle éloigne de nous les sentimens douloureux, & rassemble en notre faveur tous les sentimens agréables. Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, sont les fleaux qui affligent le plus le genre humain. La vertu nous en garantit, en renfermant nos desirs dans l'étendue de ce qui est à notre portée, en les conformant à la raison, en les soumettant aux loix de notre Auteur, & en plaçant notre perfection, non dans une possession d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans un usage de nos facultés assorti à notre état présent. L'ennui, non moins affligeant que le chagrin, porte son poison jusques sur le trône. Il n'ose appro-
cher

cher de la sagesse, qui remplissant d'une suite d'occupations vertueuses le cours de la vie, y forme une chaîne de sentimens agréables. Elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs, qui le plus souvent ne sont que les fruits de l'intempérance. Elle nous offre dans toute leur pureté les plaisirs des sens, dont l'agrément se proportionne au besoin réel qu'on en a. Les plaisirs de l'esprit marchent à sa suite, & l'accompagnent jusques dans la solitude & dans l'adversité.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, sur Dieu, sur les hommes, sur ses proches, sur ses amis, il n'apperoit que des motifs d'une joie secrète. Il se conforme aux intentions de son Auteur ; il mérite l'attachement de ses amis & de tout ce qui l'environne ; il seroit l'objet de l'estime & de l'affection de toutes les intelligences, si toutes les intelligences pouvoient le pénétrer.

Son

Son cœur exempt de haine & de crainte, ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, c'est-à-dire, pour des sentimens de plaisir : enfin la satisfaction attachée à la perfection intérieure, forme dans le secret de son ame, suivant l'expression de *Salomon*, une fête continuelle. Et c'est ainsi que toutes les espèces de sentimens agréables se réunissent en sa faveur, & que se combinant ensemble par des proportions réglées sur leur vivacité, leur durée, leur convenance, ils font la plus délicieuse de toutes les harmonies.

Mais le plus grand bien dont jouisse ici bas l'homme parfaitement vertueux, c'est que le moment fatal qui desespère les autres hommes, n'est pour lui qu'un passage à une vie plus heureuse.

L'homme injuste ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui,

empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux, seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais cette honteuse espérance est bien combattue dans le fond de son ame, par l'autorité de la révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & tout-puissant.

Il n'en est pas ainsi de l'homme parfaitement vertueux. La mort lui ouvre le sein d'une intelligence bienfaisante, dont il a toujours respecté les loix & senti les bontés.

S'il est vrai que l'espérance soit un sentiment essentiellement agréable, & que son agrément soit proportionné à la grandeur du bien qui en est l'objet ; il ne peut y avoir sur la terre de situation plus délicieuse, que celle d'un homme, qui,
trou-

trouvant dans la vertu un bonheur présent, voit encore dans la mort la perspective d'une félicité parfaite.

Le sage dont je viens de tracer le tableau n'existe peut-être point dans la Nature; mais on sera d'autant plus heureux qu'on y ressemblera davantage; & il est dans la morale, ce qu'est dans les Arts ce beau idéal, dont tous les Artistes doivent entreprendre d'approcher, lors même qu'ils ne peuvent espérer d'y atteindre.

Dois-je craindre de tomber dans le ridicule de ceux qui s'érigent en législateurs de leurs Maîtres; si après avoir indiqué les sources du bonheur, j'observe qu'elles coulent également pour les Empires comme pour les particuliers? Non sans doute; c'est une spéculation qui intéresse trop le genre-humain pour lui être interdite.

Un préjugé fatal semble affranchir les Souverains des loix d'une exacte équité:

on diroit presque qu'elles ne sont destinées qu'à leur fournir des voiles qui puissent couvrir leurs intentions. Combien de fois a-t'on vû des Etats qui les reclamoient contre une Puissance supérieure, les enfreindre dans le même tems contre des Puissances plus foibles ? Il est sûr néanmoins que pour les Princes, de même que pour les Sujets, l'injustice n'est jamais qu'une fausse monnoie qui décele une misere réelle. *

Supposons un Peuple souverainement injuste : nous nous appercevrons bien-tôt qu'il seroit souverainement malheureux. Ennemi déclaré du genre-humain, il seroit également à plaindre, & par les sentimens qu'il inspireroit, & par ceux qu'il ressentiroit ; craint & haï de tout ce qui l'environneroit, il lui faudroit tout craindre, & tout haïr ; il ne seroit pas besoin pour venger les Puissances voisines qu'elles

* Anti - Machiavel.

les s'armassent contre lui : il suffiroit que chacun des particuliers qui le composent s'y conduisît par les maximes de l'Etat, & qu'à son exemple, ils fussent tous empressés à employer les moyens les plus odieux pour s'élever sur les ruines les uns des autres ; on verroit alors revivre ces hommes que *Cadmus* effrayé vit sortir du sein de la terre : ils ne vécurent ensemble que pour s'entre-détruire.

L'Histoire ne nous fournit point d'exemples de pareille société ; & l'on a souvent observé que les brigans même ne maintenoient leur association , que par leur exactitude à être justes entr'eux ; mais il y a eu des peuples qui se sont livrés plus que d'autres à l'injustice, & ils ont été d'autant plus malheureux qu'ils s'y sont livrés davantage.

Ne jugeons point de la félicité d'un Empire par sa grandeur & par sa puissance ; ce sont comme des remparts qui ont l'a-

avantage de défendre une place contre ses ennemis , mais qui ne fussent point pour faire le bonheur de ses habitans. Quoi de plus brillant que l'état du peuple Romain, lorsqu'assemblé dans ses places publiques, il distribuoit à son gré les Royaumes les plus éloignés, & donnoit des loix aux Monarques les plus puissans; il touchoit alors par son extrême injustice au comble du malheur.

L'objet de ses vœux étoit d'affervir l'Univers; & l'étendue des mers, des forêts, des deserts n'étoit qu'une foible défense contre son ambition. Tous les peuples qui l'environnoient se réunirent enfin contre leur ennemi commun, & dans l'espace de quelques siècles, ils parvinrent à détruire une puissance qui sembloit devoir être aussi durable que l'Univers même.

Les Chefs de la République en avoient été les ennemis les plus cruels: presque
tous

tous aspiroient à devenir les tyrans de leurs concitoyens ; & ceux qui ne pouvoient y prétendre, travailloient du moins à s'enrichir par la ruine des Provinces qui leur étoient confiées.

Cette dépravation de mœurs avoit également infecté tous les ordres de l'Etat, & ce peuple de Rois étoit toujours prêt à vendre au plus offrant ses suffrages, ses loix, & sa liberté.

Un Empire dans cette situation peut avoir le masque du bonheur par le faste des particuliers, par la magnificence des cérémonies publiques, par le nombre & la grandeur des armées ; mais il cache dans son sein tout ce que le malheur a de plus affreux, la haine, la crainte, la division, le trouble, & toutes les douleurs qui marchent à la suite d'une avidité inquiète & démesurée.

L'Histoire ne nous offre que trop de tableaux ressemblans à celui-ci, & s'il

est vrai que *Diogene*, malgré toutes ses recherches, n'ait pû appercevoir dans Athènes que des hommes injustes; on ne doit guère espérer de découvrir des peuples vertueux dans les annales du genre-humain. L'ambition qui a établi la plupart des Empires semble toujours y conserver ses droits à titre de Fondatrice: elle y consacre ses maximes, & y annoblit ses usages.

S'il y a quelque Nation dont une équité constante ait été le caractère dominant; il y a lieu de croire qu'il ne faut point la chercher parmi celles qui ont joué les grands rôles sur le théâtre de l'Univers. Enveloppée dans un bonheur secret, elle y sera demeurée immobile, & aura laissé la scène en proie à cette foule de Peuples malheureux qu'agite & que transporte le desir ardent d'améliorer leur condition par l'infortune des Puissances voisines.

Voici le tableau que fait d'un de ces

Peu-

Peuples obscurs & vertueux l'un des plus grands Peintres de l'antiquité. †

Les *Chauques*, dit *Tacite*, sont une Nation très-puissante & extrêmement peuplée: ils ne veulent devoir leur grandeur qu'à la justice: tranquilles & pacifiques, ils cultivent leurs terres, sans former aucun dessein sur celles de leurs voisins: leur vertu n'est point en eux un effet de la foiblesse: puissans en hommes & en chevaux, ils ont contre l'ennemi qui les attaque une valeur égale à leur humanité.

* Chacun s'y fait une joie de recevoir même un inconnu, & de partager avec lui tous ses vivres; s'ils viennent à manquer, on conduit son hôte chez quelque voisin, qui reçoit comme un bienfait l'occasion qu'on lui procure d'être bienfaisant.

Il y a eu des Républiques d'Allemagne qui sembloient avoir recueilli comme par succession la parfaite probité de

K 5

cet-

† Tacit. de Morib. German. c. 35.

* C. 21. & 35. de Morib. German.

cette Nation Germanique. On peut en juger par ce trait qu'en rapporte un Historien contemporain, presque égal à *Tacite*, par la force du pinceau, & par la fidélité des portraits: Quand il y survient, dit * *Machiavel*, quelque dépense publique, le Sénat impose en général sur chaque particulier la taxe d'une certaine portion de son revenu. La régie de cet impôt est singulière, c'est la conscience qui est chargée d'en faire le recouvrement: chacun apporte au jour marqué dans la caisse publique la somme prescrite par la loi, & les fonds y répondent toujours aux intentions du Sénat, & aux besoins de la République.

Ces hommes, que le luxe & la pauvreté n'avoient point corrompus, loin de vouloir rejeter sur leurs concitoyens le poids des charges publiques, se prêtoient religieusement à une imposition dont ils
fa-

* Discor. 1. 5. c. 15.

fa voient la nécessité & le bon usage.

Telle est la corruption de nos mœurs : il est présentement peu d'hommes assez vertueux pour croire possible, ce que des peuples entiers ont été assez vertueux pour pratiquer.

Traversons les mers, s'il le faut, & cherchons jusques dans un nouveau monde quelque autre Nation semblable à celle-ci. Nous en eussions trouvé autrefois dans les Isles de l'Amérique que découvrit *Colomb. Herrera* dans sa première Décade a décrit fort en détail les mœurs des Peuples qui les habitoient : c'est la peinture de l'âge d'or ; & les Archives du Conseil d'Espagne qui ont fourni à cet Historien celebre ses mémoires, ne doivent point être soupçonnés de faveur pour les Indiens.

La *Pensylvanie* nous offre actuellement dans le continent de l'Amérique, une Colonie qui se propose de faire revivre
les

les vertus des premiers Chrétiens, & qui, par la seule innocence de ses mœurs, a su se former un rempart que respectent des Sauvages qui bravent la valeur & l'artillerie des autres Européens.

Enfin il paroît par les relations du *Paraguay*, que le zèle de quelques Missionnaires y a exécuté les projets les plus brillans de la République de *Platon*.

Tous ces différens Peuples ne sont presque que des atômes sur la surface de la terre; mais, si nous en croyons les Chinois, le plus vaste des Empires en a été le plus vertueux, & dans le cours de trois Dynasties, il y a eu une suite nombreuse de Princes si justes, & si bienfaisans, que toutes les Nations voisines ont ambitionné le bonheur d'être soumis à leurs loix.

Essayons présentement de dessiner un Empire parfaitement vertueux, à peu près comme ce Peintre qui peignit une *Venus* par le choix des différens traits qu'il recueill-

recueillit sur les beautés les plus parfaites.

Qu'à l'ombre de la paix l'Agriculture, les Arts, les Sciences, & le Commerce, encouragés par tous les moyens imaginables, écartent la misere & l'oïfiveté, & ouvrent la plus vaste carrière à toutes les différentes sortes de talens. Que le Chef de l'Etat en chériffe tous les differens ordres, comme des membres dont il n'est aucun qui puisse gemir sous le poids de l'indigence & de la misere, sans que tout le corps s'en ressente. Qu'une parfaite équité préside à l'observation de tous les Traités, à l'établissement de toutes les loix & à la répartition de tous les impôts, & de toutes les charges publiques. Que toutes les Puissances voisines de cet Empire, interessées à sa conservation, soient toujours prêtes à s'armer pour sa défense, & qu'indépendamment de tout secours étranger, il puisse toujours opposer à des agresseurs injustes, la barriere impé-

impénétrable d'un Peuple aussi nombreux, aussi riche, & aussi affectionné qu'il soit possible.

Il en est de cet Empire parfaitement vertueux, comme du Sage. Peut-être n'a-t'il jamais existé. C'est le beau idéal de la Politique. Quoi qu'il en soit, le degré de ressemblance avec ce modèle, sera pour tous les Etats la vraie mesure de leur félicité.

Mais cette idée d'un gouvernement heureux n'eût-elle jamais été réalisée, il ne seroit pas néanmoins impossible qu'elle le fût. A quel espoir la France n'étoit-elle pas en droit de se livrer, lorsqu'une mort prématurée lui enleva, au commencement de ce siècle, le Prince le plus vertueux dont l'Histoire fasse mention? Et s'il ne lui a été montré que pour être l'objet de ses regrets, ne revit-il pas dans un Fils Auguste, qui, forcé par ses Ennemis de prendre les armes, semble n'avoir remporté

porté des victoires, & fait des conquêtes, que pour être, par son humanité & par sa modération, le modèle des Rois & les délices du genre-humain.

CHAPITRE XV.

Où l'on recherche quels sont les genres de vie les plus heureux.

LA plupart des hommes attendent leur bonheur les uns des autres ; & dans le sein même de la grandeur, ils n'aspirent souvent à être heureux qu'à titre de supplians. Il est presque impossible que les Puissances qui décident de leur sort, s'accordent toujours avec ce qu'ils desirerent. Le cœur de chaque homme, pour me servir d'une expression Cartesienne, est une sorte de tourbillon, qui a pour centre de ses mouvemens son bonheur personnel. Desirer que notre félicité devienne

vienne le centre commun des tourbillons voisins, c'est vouloir changer leur nature, c'est consentir à n'être heureux que par miracle. Ajustons-nous donc du mieux qu'il nous est possible, avec ce qui nous environne; mais n'espérons point nous former un état solidement heureux, si ce n'est par nos propres mouvemens.

J'appelle états heureux, ceux où les sentimens agréables l'emportent de beaucoup sur les sentimens affligeans: & ils se partagent en trois classes différentes, suivant que les mouvemens du corps, de l'esprit ou du cœur y dominant.

Si nous voulons rassembler un nombre d'hommes dont le sort soit véritablement à envier, nous les chercherons peut-être fort inutilement dans les places les plus brillantes; mais nous en trouverons parmi ceux à qui un travail modéré fournit aisément de quoi subvenir à leurs besoins & à ceux de leur famille. Nous nous ap-
perce-

percevrons bien-tôt, que plusieurs d'entr'eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie secrète toujours prête à se développer. Si leurs jours ne sont pas filés d'or, ils le sont du moins de soie; c'est un tissu de sentimens doux, où il n'entre ni plaisir vif, ni chagrin amer.

Les mouvemens du corps sont moins agréables que ceux de l'esprit. Un genre de vie sera donc plus heureux, par l'exercice de l'esprit, que par des travaux mécaniques. Est-il rien de plus flatteur que de pouvoir jouir de tous les lieux, de tous les tems, de toute la Nature? Un bonheur si délicat n'a cependant été le partage que de quelques mortels privilégiés; c'est comme un sanctuaire dont la barbarie a fermé l'entrée pendant plusieurs siècles, à la plupart des hommes; elle a flétri le savoir chez les particuliers, de même qu'elle a annobli l'injustice chez les Conquerans.

L

Puis-

Puisque le cœur est de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvemens les plus agréables; le genre de vie le plus heureux sera celui où les mouvemens de bienveillance domineront davantage.

Ceux que la fortune a enrichis de ses presens, n'en recueilleront tout le fruit que par leur penchant à en faire un usage favorable aux autres hommes: jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils font.

Il n'est donc point de bonheur égal à celui d'un Souverain, qui ne renfermant point sa bienveillance dans le cercle étroit des Courtisans qui l'environnent, la porte sur tous ceux qui sont dans sa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la misère de ses Etats, y animer les Arts & le Commerce, y encourager les talens & les vertus, & y faire régner une abondance bien plus capable de grossir ses revenus, & de multiplier ses sujets, que ne feroient d'ordinaire

dinaire les conquêtes les plus brillantes. La certitude qu'il a d'affermir, & d'accroître sa puissance par des moyens dont le succès est infaillible, l'idée qu'il se rend le ministre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a destinés, le spectacle de tout un Peuple heureux par ses bienfaits, l'exécution du plus noble de tous les projets, indépendante des jeux de la fortune, une suite continuë de mouvemens de bienveillance les plus flatteurs, tout ce qui se présente à ses yeux, toutes ses idées, tous les mouvemens de son cœur, conspirent à former en sa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine soit capable.

Il est vrai que dans cette chaîne de sentimens vertueux, il ne s'en trouve peut-être pas d'aussi vifs que ceux d'un Conquerant, dont la victoire couronne l'ambition. Mais le Conquerant n'acquiert cette sorte de plaisir, qu'au prix de pouvoir être le

plus malheureux de tous les hommes, puisqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ses goûts plus de principes de haine, de trouble, d'inquiétude & de chagrin.

C H A P I T R E X V I.

Où l'on prouve que la Philosophie morale est à la portée de tous les hommes.

LEs Philosophes & la plupart des Législateurs, condamnent le Peuple à une ignorance grossière. Ils n'ont presque connu d'autre frein pour le contenir, que la terreur des supplices. *Platon* lui-même, dans cette République, où il s'est permis les idées les plus hardies, n'a pas osé former un Peuple vertueux par raison; il ne confie qu'au Magistrat le dépôt de la Philosophie morale. Mais quelles sont donc les profondeurs de cette science réservée à des âmes privilégiées? Il me semble qu'on peut toute la comprendre

dans quelques maximes, qui sont comme le résultat de la science des sentimens.

Soumettons-nous avec respect aux loix d'une Intelligence bienfaisante à laquelle nous sommes nécessairement assujettis.

Cherchons dans une suite d'occupations assorties à nos talens & à notre état, la légère portion de bonheur à laquelle il nous est permis d'aspirer ici bas.

N'attachons point notre perfection à la possession des biens qui sont hors de nous.

Prenons avec les autres hommes une façon de vivre, qui soit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de haine, d'inquiétude, de trouble, & de chagrin.

Or pour sentir qu'on ne peut être heureux que par l'observation de ces maximes, il n'est pas besoin de s'élever jusqu'aux Cieux, ni de percer dans les abîmes; il s'en offre à nous tous les jours.

des preuves aussi faciles à saisir que les principes des Arts les plus communs.

Faut-il de grands efforts pour appercevoir que nos maux deviendront plus légers, & nos biens plus précieux, par l'idée que c'est une Intelligence bienfaisante qui en règle la distribution ?

Le Bourgeois dont parle *Horace* auroit suffi, pour persuader à tous ses concitoyens, qu'on ne peut être heureux que par un genre de vie assorti à son état, & à ses talens : une suite d'occupations obscures, lui formoit une félicité trop peu enviée, pour qu'il en sentit tout le prix; le beau-pere d'*Auguste* l'enrichit par le présent d'une terre, à condition qu'il y établiroit son domicile, & qu'il s'y livreroit à toute la tranquillité qu'elle pouvoit lui procurer ; la gaieté qu'il avoit eue jusqu'alors fit bientôt place à l'inquiétude, au chagrin, à l'ennui : Reprenez vos dons, vint-il dire à son bienfaiteur, & rendez-moi mes premières occupations.

On fait par *Lucien* que le Peuple d'Athènes avoit si bien appris de *Socrate* & de ses disciples, qu'on se flétrissoit soi-même, en voulant s'illustrer par des biens qui nous sont étrangers, qu'il n'enviageroit qu'avec mépris ceux qui paroissent vouloir surprendre son estime par la magnificence de leur cortège.

Enfin il ne faut qu'être capable d'aimer & de haïr, pour pouvoir s'assurer que notre genre de vie ne fera jamais plus heureux que quand il portera dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & en écartera tout mouvement de haine.

Il n'en est donc pas de la Philosophie morale, comme de la plupart des autres sciences, qui semblent ne rendre leurs oracles que dans des déserts presque inaccessible à la plupart des hommes ; elle n'a point de mystère qu'elle ne soit prête de révéler à tous ceux qui sont capables de la réflexion la plus légère.

F I N.



ECLAIRCISSEMENT

sur l'Harmonie du style.

UN de nos meilleurs Ecrivains assure que les sources de l'harmonie du style ne sont pas encore entièrement découvertes. Il me semble néanmoins qu'on les trouve toutes dans *Cicéron*, & dans les anciens Rheteurs, & qu'avec leur secours on peut entreprendre de les indiquer. Mais il faut pour y réussir mesurer des syllabes, des mots, des périodes. Quels objets pour des goûts tendres & délicats ! Et oseroit-on faire sortir ces observations grammaticales des réduits obscurs où il semble qu'elles soient releguées ? Pourquoi cependant aurions-nous une délicatesse que n'ont jamais eu les plus grands hommes d'Athènes & de Rome. On a vû
des

des Confuls & des Empereurs dans le sein de la grandeur & de la victoire, ne point dédaigner d'approfondir les principes d'un Art, qui est comme la base de tous les autres, le nœud de tous les esprits, & qui sous des minuties apparentes cache des sources fécondes de plaisirs très-réels. Il est vrai que l'ambition annobliſſoit alors des recherches, qui aidoient à dominer dans les assemblées populaires par le charme de l'éloquence; mais la Philosophie les annoblira encore davantage, lorsqu'elle les destinera à nous faire sentir, jusqu'à quel point l'Auteur des loix du sentiment a porté son attention bienfaisante.

J'entens par harmonie du style, l'agrément attaché à l'ordre des parties d'une phrase. *

Les phrases les plus simples sont sus-

L 5

cepti-

* Je ne prétends point donner ici une définition complète de l'harmonie du style; je me propose seulement d'y indiquer ce qui fait le sujet de la Dissertation.

ceptibles d'une forte d'harmonie, dès qu'on peut y marquer les dernières places aux idées les plus importantes, aux expressions les plus sonores, & aux mots les plus longs.

Nous aimons à présenter d'abord les idées qui nous intéressent davantage; mais cet arrangement dicté par l'amour propre est bien différent de celui que prescrit l'Art de plaire. La principale des loix qu'il nous impose, est de paroître toujours nous oublier nous-mêmes en faveur d'autrui. Or il en est des périodes, comme des Tragédies, & de tous les ouvrages des beaux Arts, dont les parties se montrent successivement; l'intérêt & le plaisir de l'Auditeur s'évanoüissent sitôt qu'ils diminuent. Les idées les plus intéressantes, de même que les expressions les plus sonores, doivent donc autant qu'il est possible, se présenter les dernières.

Cette regle, qui est inviolable; quand
on

on parle pour plaire, ou pour toucher, souffre quelque exception, quand on se propose de persuader, ou d'instruire. Les Rheteurs recommandent que si l'on emploie un moyen plus foible avec d'autres moyens plus décisifs, on ne commence point par offrir ce qui pourroit faire préjuger la foiblesse de la cause. Que le premier moyen previenne donc favorablement, que le plus foible se perde dans la foule, & que le dernier soit toujours le plus frappant. Il convient quelquefois d'avoir une pareille attention dans l'arrangement des idées d'une periode, & l'on doit même présenter d'abord la plus interessante, lorsqu'elle peut répandre plus de jour, sur la matiere qu'on a entrepris d'éclaircir.

Quand les idées sont également importantes, c'est la longueur des mots, qui doit autant qu'il est possible, décider de leur arrangement. Les anciens Grammairiens ont observé que lorsqu'il y en avoit dans
une

une phrase de beaucoup plus longs que les autres, & par conséquent plus difficiles à retenir, leur position la plus favorable étoit la dernière place : * ils y auront plus de prise sur la mémoire : jugeons-en par la facilité qu'ont les enfans à répéter les dernières parties du discours.

J'observerai ici que plusieurs monosyllabes rassemblés terminent bien une phrase, parce qu'ils ne sont pour l'oreille qu'un seul & même mot.

Telle est la structure des fibres de l'ouïe ; elles saisissent cette théorie, lors même qu'elle échappe à la connoissance de l'esprit. L'Auteur de la Prosodie Française a remarqué, que dans notre langue, les syllabes qui sont breves, devenoient longues quand elles terminoient le discours. Nos peres avoient senti, de même que les Grecs

* *In verbis observandum est ne à majoribus ad minora descendat oratio ; melius enim dicetur : vir est optimus, quàm, vir optimus est.*

Diomed. L. 2. cap. de *Structura perfectæ orationis*. Voyez aussi Hermog. l. 1. & Harpocrat. 104.

Greco & les Latins, qu'il étoit agréable pour l'oreille, que la dernière portion d'une phrase fût la plus longue; & ils ont, en conséquence, eu le raffinement de varier la prononciation du même mot. *

Il arrive quelquefois que l'idée la plus importante se trouve renfermée dans le mot le plus court, faudra-t'il lui refuser pour ainsi dire la place d'honneur, ou surcharger la phrase d'un poids inutile? Non sans doute, il faut sacrifier les sons aux idées; les agrémens du style doivent être pour l'Ecrivain, ce que sont pour l'homme sage les faveurs de la fortune, il en fait usage si elles s'offrent à lui, le fuient-elles, il dédaigne de les poursuivre.

Un ordre d'expressions conforme à la dignité des idées, peut être néanmoins si contraire à l'harmonie, que suivant la remarque de *Cicéron*, il semble alors que
l'esprit

* C'est ainsi que *voire* qui est bref, devient long quand il termine la phrase, je suis *voire* serviteur; & moi le *vôtre*.

l'esprit consente à la préférence des intérêts de l'oreille sur les siens.

C'est principalement dans les périodes que l'Eloquence déploie toute la magnificence du style.

Je n'entrerai point ici dans le détail des distinctions que les Rheteurs ont établies, soit entre les périodes, soit entre les diverses sortes de parties qui les composent : & je ne m'astreindrai à leurs définitions, qu'autant qu'elles me paroîtront pouvoir contribuer à éclaircir la nature de l'harmonie.

J'entends ici par période, une phrase composée de plusieurs parties, qui, séparées l'une de l'autre, ont quelque sens, mais qui n'en ont cependant un complet que par leur réunion, & qui, pour être prononcées avec plus de facilité & de grace, doivent être détachées l'une de l'autre par le repos de la voix ; or toutes ces phrases sont susceptibles d'agrément, soit par la symmétrie de leurs membres, soit par leur

leur gradation mesurée. Crovons-en *Cicéron* qui nous en assure d'après l'observation qu'en avoient fait les Philosophes Grecs. *

Ce sont, comme l'a observé *Quintilien*, les rapports symmétriques qui ont donné naissance à la Poësie ; mais ils ne lui ont pas été réservés : la Rhetorique en a composé plusieurs de ses figures ; ornemens ridicules dès qu'ils paroissent recherchés, mais dont les Orateurs font souvent un usage heureux. L'histoire nous a conservé à ce sujet le souvenir d'un événement mémorable. *Gorgias* le Sicilien † fut le premier qui apprit à mettre en œuvre ces jeux de l'Eloquence. Il fut envoyé à Athè-

* *Si membra in extremo breviora sunt, infringitur ille quasi verborum ambitus, sic enim has orationis conversiones Græci nominant: quare aut paria esse debent posteriora superioribus, extrema primis, aut quod & jam est melius & jucundius, longiora; atque hæc quidem ab iis Philosophis quos tu maximè diligis, Catule, dicta sunt, quod eò sæpius testificor ut authoribus laudandis ineptiarum crimen effugiam. De Orator. l. 3. c. 103.*

† *Diodor. l. 12.*

Athènes en Ambassade, par les Léontins ses compatriotes, pour demander du secours contre une Puissance voisine; il harangua les Athéniens, & les ébloüit bientôt par des ressemblances de sons, de mesures, & d'idées ménagées avec art. Il les détermina autant par le brillant de ses figures, que par la force de ses raisons à porter la guerre en Sicile en faveur de sa Patrie.

La gradation dans les membres d'une Période, est encore plus agréable que la symétrie; l'art s'y cache mieux, & s'y diversifie davantage; & puisque dans l'arrangement des expressions, & même des syllabes, c'est une chose agréable pour l'oreille, que les plus longues soient placées les dernières; une pareille disposition dans les membres d'une Période, aura sans doute, un semblable agrément: en voici quelques exemples:

Les plaintes de ceux qui souffrent, dit M. Flechier,

Rem-

Remplissent l'ame d'une tristesse importune.

On sent, ce me semble, que toute Période formée sur ce modèle, sera toujours agréable ;

Et quand Mr. *Bossuet* dit d'une Reine d'Angleterre ;

Issuë de tant de Rois ,

Son grand cœur surpassa sa naissance ;

L'oreille n'est pas moins flattée par la cadence des sons, que l'esprit par la grandeur de l'idée.

Peut-être refusera-t'on à ces phrases, & à quelques autres que je citerai dans la suite, le nom de périodes, & celui de membres aux parties qui les composent, mais toutes ces dénominations sont indifférentes ; il me suffira, pour pouvoir indiquer toutes les sources de l'harmonie, qu'on reconnoisse que ces différentes phrases s'en prononceront toujours avec plus de facilité, & de grace, quand on détachera par le repos de la voix, celles de leurs

M

par-

parties qui renferment quelque sens.

L'exposition de ce qui fait le nombre des Perodes à deux membres, comprend presque toute la Théorie du style nombreux: c'est d'ordinaire la fin d'une phrase qui décide de son agrément; l'impression récente des deux derniers membres, semble effacer celle des précédens. Si néanmoins dans les Perodes de plus de deux membres, des gradations mesurées, sont pour l'oreille des plaisirs qu'elle n'exige point, elle n'y est pas insensible quand on les lui procure; en voici la preuve:

Déjà, dit Mr. Flechier, en parlant de Montecuculli, qui commençoit à se retirer,

*Déjà prenoit l'essor ,
Pour se sauver vers les montagnes ,
Cet Aigle , dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.*

Tel est l'agrément de la gradation dans les membres d'une Periode; il mérite qu'en sa faveur, on renverse l'arrangement ordinaire des termes.

Voi-

Voici quelques autres exemples que j'emprunterai de *Cicéron*. Il suffit d'ouvrir ses harangues; elles nous offrent de toutes parts des modèles parfaits de périodes nombreuses. Ce grand Orateur pour prouver que *Cecilius* ne peut se rendre l'accusateur de *Verrès*, lui demande s'il lui feroit de dire, j'accuse celui

*Quicum quaestor fueram,
Quicum me fors consuetudoque majorum,
Quicum me deorum hominumque judicium
conjunxerat.*

Le Peuple Romain, dit-il, dans le même discours, a plusieurs gages de mon exactitude dans l'accusation de *Verrès*;

*Habet honorem quem petimus,
C'étoit l'Edilité,
Habet spem quam propositam nobis habemus,
C'étoit le Consulat,
Habet estimationem multo sudore, labore,
vigiliisque collectam.*

Lorsque dans ces sortes de progressions,

les idées s'élèvent par degrés, en même tems que les membres de la Periode, il se forme une espece de concert également enchanteur pour l'oreille, & pour l'esprit.

Voici d'autres Periodes qui sont encore parfaites dans leur espece; elles ont des membres égaux, & un membre inegal.

Si le membre inegal est le moindre, il se présente d'abord.

Ciceron cite ainsi l'Afrique en témoignage de la valeur de *Pompée*;

Testis est Africa,

Quæ magnis oppressa hostium copiis,

Eorum ipsorum sanguine redundavit.

Le membre inegal est-il le plus grand, il doit terminer la Periode, comme dans celle-ci de *Crassus*, que *Ciceron* nous a conservée, & qu'il assure avoit charmé l'oreille de tout le Peuple Romain;

Eripite nos ex miseriis,

Eripite nos ex faucibus eorum,

Quorum crudelitas nostro sanguine non potest expleri.

Si

Si dans toutes ces Períodes on renverse l'ordre des membres, on sentira bien-tôt, qu'en y détruisant la gradation, on y détruira l'harmonie.

Il y a des Períodes nombreuses qui s'affranchissent de cette loi générale. Quoique le dernier membre y soit moins long que celui qui le précède, il y regne d'ailleurs des proportions si marquées, qu'elles suppléent au défaut de gradation.

M. de *Fenelon* dit en parlant de *Calypso*;
Dans sa douleur,
Elle se trouvoit malheureuse,
D'être immortelle.

Le premier & le dernier membre sont égaux, & celui qui les separe est double de chacun d'eux. La justesse de ces accords a au moins le même agrément pour l'oreille, qu'une symmetrie continuë.

Le principe qui regle l'agrément des consonances, doit sans doute influër sur la Musique, sur la versification, & sur l'har-

nie du style; ce sont différentes espèces de Musique, qui ont pour objet de plaire par les sons, & qui ne peuvent puiser que dans une source commune. La Musique pour jeter plus de variété & de ressemblance dans ses tableaux, met quelquefois en œuvre les rapports les plus bisarres; mais ceux qu'elle emploie par préférence, sont l'unisson, l'octave, la quinte, &c. c'est-à-dire, ceux d'égalité, d'un à deux, de deux à trois, &c. ce sont aussi ceux dont la versification dans toutes les langues fait un usage continuel, & si dans la Prose, il y a un agrément attaché à des rapports symétriques répandus avec discrétion; * à plus forte raison peut-on y plaire à l'oreille, par des rap-
ports,

* *Poëtæ quæstionem attulerunt, quidnam esset illud quo ipsi differrent ab oratoribus: numero maxime videbantur; &c. . . . nunc apud oratores numerus jam ipse increbruit: quidquid est enim quod sub aurium mensuram aliquam cadit, numerus vocatur. Orator. c. 37. & de oratore, l. 1. cap. 36.*

Fieri potest ut non planè par sit numerus syllabarum, & tamen esse videatur: si in una aut etiam altera syllaba membrum alterum est brevius, l. 3. ad Herennium, c. 175.

ports, presque aussi faciles à saisir que la symmetrie, & toujours moins suspects d'une affectation vicieuse. La Versification & la Musique ne rendent point agréables ces rapports, parce qu'elles aiment à les mettre en œuvre; mais elles aiment à les mettre en œuvre, parce qu'ils sont agréables; & il est impossible que lorsqu'employés sans affectation dans le discours, ils s'y assortissent avec la fin qu'on s'y propose, ils n'y conservent pas tout l'agrément que la Nature leur a attaché.

Reconnoissons donc la vérité de ce que dit *Cicéron*, que le style nombreux a ses mesures aussi-bien que la Poësie, & que ce qui le distingue, c'est uniquement, de n'être point astreint à un nombre précis de syllabes, & de pouvoir en négliger quelques-unes de plus ou de moins.

Ces mesures pourroient sans doute s'exprimer par des nombres, puisque sans cela elles ne seroient point mesures.

Elles s'exprimeroient par des nombres aisés à saisir & à retenir, puisqu'elles plaisent à l'oreille la moins exercée, & offrent une prise facile à la mémoire.

Enfin elles sont en assez grand nombre, & assez diversifiées pour que l'art puisse aisément s'y cacher & s'y perdre ; une suite de Perodes visiblement mesurées, qui charme dans les Vers, blesseroit dans la Prose ; le Poète doit se montrer également attentif, & à flatter l'oreille, & à toucher le cœur ; mais l'Orateur ne doit laisser appercevoir d'autre dessein que de parler à l'esprit ; on reçoit volontiers de lui les fleurs qu'il a cueillies dans son chemin, & l'on dédaignera toujours celles qui paroîtront l'en avoir détourné.

C'est ainsi qu'outre une harmonie formée par le rapport des brèves & des longues, & qui étoit particuliere aux langues des Grecs & des Romains, il y en a encore une autre que peuvent s'approprier toutes les

Lan-

Langues de l'Univers, & qui est attachée aux rapports de grandeur de différens membres d'une période.

Mais peut-être y a-t'il des hommes qu'une sorte de furdité rend insensible à cette Musique, & qui pour s'en consoler, entreprendront d'anéantir le sentiment que la Nature leur a refusé. Par quelle voie pourrons-nous les détromper? Comment prouver à un aveugle l'agrément des couleurs? Tentons-le néanmoins, & essayons de démontrer que dans toute Langue, des Périodes peuvent acquérir de l'harmonie par la disposition de leurs membres.

Tout ce qui s'offre à nous, est susceptible d'agrément, dès que ses parties sont susceptibles de proportions faciles à saisir, ou d'une structure qui annonce un rapport marqué à leur destination. Ce principe incontestable est démontré par la pratique de tous les Arts qui ont pour objet de plaire à l'esprit. Or il n'est aucune proportion fa-

cile à saisir, dont les membres d'une Periode ne soient susceptibles, puisque, séparés l'un de l'autre par un intervalle sensible, leur longueur est variable à notre gré. Ils ne sont pas moins susceptibles d'un rapport marqué à leur destination : L'objet du discours est de se graver dans la memoire ; or quand les membres d'une Periode sont égaux, leur ressemblance les y fixe, & les y retient comme liés l'un à l'autre ; & s'ils sont inégaux, l'ordre favorable sera celui qui marquera les dernieres places aux membres les plus longs, comme étant les plus difficiles à retenir. Il est donc évident qu'il y a pour toutes les Langues un style nombreux, puisqu'il n'en est aucune, où des Periodes ne puissent flatter l'oreille, soit par la symmetrie de leurs membres, soit par leur gradation mesurée.

Mais faudra-t-il donc, qu'un Ecrivain lors même qu'il est occupé des plus grands objets, prenne toujours la balance en main, pour

pour peser des mots, & des membres de Períodes. Cette recherche d'ornemens frivoles ne prendroit-elle pas infiniment sur la force de la pensée & du sentiment? On ne peut guères se défendre de le croire. Jettons cependant les yeux sur *Cicéron*; il semble n'être que l'interprète de la raison, il la fait parler avec toute l'énergie possible, & néanmoins dans la multitude prodigieuse de ses écrits, il n'y a pas une seule de ses phrases qui ne paroisse avoir toute l'harmonie dont elle étoit susceptible. Croirons-nous que ce grand homme occupé des spéculations de Philosophie les plus profondes, ou des affaires les plus importantes de l'Etat, livrât une partie considérable de son tems, & de son attention à des occupations puériles? Non sans doute; mais né avec un génie & un goût excellent, possédant parfaitement, & sa langue, & les principes de l'harmonie, & la matière qu'il entreprenoit de traiter, les tours
les

les plus nombreux venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, ainsi que les idées, les sentimens, & les expressions les plus convenables; & tous ceux qui nés avec de pareils talens, les auront cultivés avec le même soin, en recueilleront certainement le même fruit. Si une mesure rigoureuse & inflexible, loin de gêner les grands Poètes semble les aider, & les servir, à plus forte raison dans la Prose, une harmonie infiniment plus variée, & assujettie à des loix bien moins austères, pourra-t-elle aisément se prêter à la pensée.

On pourroit approfondir cette matiere bien davantage que je ne l'ai fait. * Je me contente d'en avoir légèrement indiqué les premiers principes. Mais avant que de terminer cet éclaircissement, j'examinerai une idée de M. de la Motte: „il y
a

* On peut voir les Dissertations de Mr. l'Abbé Batteux dans son *Cours de Belles - Lettres*, Tome 3.

„a quelques gens, dit-il, qui interdisent
 „aux Orateurs les mesures que les Poètes
 „se sont appropriées. Par quelle bizarre-
 „rie choqueroient-elles dans la Prose, &
 „plairoient-elles dans la Poësie? L'oreille
 „par le même ordre des sons, peut-elle
 „avoir deux sensations opposées? Aussi ces
 „mesures ne choquent-elles point réelle-
 „ment, & c'est le caprice qui les bannit
 „de la Prose.

Ce petit nombre d'hommes à qui M.
 de la *Motte* reproche la bizarrerie de leurs
 goûts, ce sont toutes les Nations qui
 ont cultivé l'Eloquence. Croirons-nous
 que le caprice en dépit de la Nature,
 fasse ainsi conspirer le genre humain, à
 tirer du néant un sentiment désagréable?
 Au lieu de recuser le jugement de tant
 d'oreilles sçavantes, essayons plutôt de
 découvrir la raison d'un fait certain.

Ceux qui ont approfondi la Théorie
 de la Musique, ont cru que par les pro-
 por-

portions qui régissent l'agrément des consonances, la quarte devroit être plus agréable qu'elle ne l'est; mais ils ont prétendu, que le rapport qui forme la quarte, étoit de nature à rappeler l'idée de la quinte, qui, rapprochée de celle de la quarte, en effaçoit l'agrément, & le faisoit en quelque sorte disparaître. N'en feroit-il pas à peu près de même d'un vers qui fait partie d'une Periode? N'y jetteroit-il pas un léger désagrément, parce qu'il rappelleroit à l'esprit l'idée d'une harmonie supérieure à celle de la Prose? Toutes les parties d'un tout doivent par leurs beautés particulières, former une sorte de concert où l'une d'elles n'efface point l'autre; un morceau fleuri dans un style simple devient une difformité; & il en est apparemment de même, au jugement de l'oreille, d'un vers qui fait partie d'une Periode.

Mais pourquoi des vers cités dans la
Pro-

Prose, n'y font-ils qu'un effet agréable? C'est que ce sont des parties détachées, qui s'annoncent d'une nature différente, & qui ne promettent point pour la suite, une harmonie pareille à la leur; quel-qu'un qui habillé modestement, étale une étoffe riche, ne présente point aux yeux un contraste choquant; il les blesseroit, si un morceau de cette étoffe bigarroit son habillement. Au reste cette bigarrure est d'autant plus difforme, qu'elle rassemble des objets plus disproportionnés, & il faut convenir que l'harmonie de la versification n'est pas assez supérieure à celle des Périodes, pour que des vers qui échappent dans la Prose, y fassent des difformités considérables; ce sont des taches si légères, qu'*Isocrate*, *Cicéron*, & nos meilleurs Ecrivains n'ont jamais consenti à les effacer par le sacrifice d'une expression heureuse.

F I N.

60413095















